

LA REVUE DU CAIRE

Fondée en 1938
Vol. XXXX, No. 210

FEVRIER
1958

DIRECTEUR :
Alexandre Papadopoulos

ANTOINE DE COURTIN

(1622-1685)

N.D.L.R. — *Le Dr. Kamal Farid a soutenu en 1956 sa thèse de doctorat en Sorbonne avec beaucoup de succès, puisqu'elle lui a valu la mention « très honorable ». Cette thèse intitulée Antoine de Courtin (1622-1685), étude critique, a ceci de particulier qu'elle a permis à cet universitaire égyptien de mieux faire connaître aux lettrés de France même un écrivain français du XVIIe siècle, et de découvrir un ouvrage inédit de Courtin L'art de devenir éloquent, de près de mille pages manuscrites. Dans un article du Monde du 30 juin 1956, sous le titre Un Egyptien rend à la France un « honnête homme » du XVIIe siècle, Mme J. Piatier écrivait notamment : « M. Kamal Farid a fouillé maints fonds d'archives à Riom où était né son diplomate, à Clermond Ferrand, aux Ministères des Affaires Etrangères et de la Guerre et jusqu'en Suède. Et ces sondages ont été féconds. Non seulement il nous révèle un ouvrage inédit de Courtin, L'art de devenir éloquent, qui a sa place à tenir dans l'histoire de la langue et du style ; mais il a découvert tant à Stockholm qu'à Upsala et Paris une abondante correspondance avec*

Charles-Gustave de Suède, avec Lionne, ministre des Affaires Etrangères de Louis XIV, qui sera une précieuse source de renseignements pour l'histoire politique et diplomatique du dix-septième siècle.

Le Prof. O. Nadal, qui a dirigé les travaux de M. Kamal Farid à la Sorbonne, écrit : « La description et l'analyse de ces ouvrages permettent d'embrasser dans son contenu et sa valeur littéraire l'ensemble d'une œuvre sur laquelle jusqu'ici nous étions mal renseignés — et qui eut pourtant au XVIIe siècle un retentissement très considérable. »

De même le Prof. Jean Fabre pense de son côté que : « C'est un très remarquable travail qui fait honneur à son auteur et qui par la sûreté de sa méthode et la nouveauté de sa documentation, constitue une contribution importante à l'histoire littéraire et politique de la France au XVIIe siècle. » La thèse de M. Kamal Farid a également reçu en 1956 le prix Wassef Boutros Ghali de l'Association France-Egypte.

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs d'importants extraits de cet ouvrage et de mettre sous leurs yeux les documents inédits qui l'accompagnent.

Né le 27 février 1622 à Riom ⁽¹⁾ en pleine guerre de Trente ans, d'une famille de bourgeoisie d'office, Antoine de Courtin est de souche auvergnate. Son père, Antoine Courtin, était greffier en chef au bureau des finances de la généralité d'Auvergne à Riom ⁽²⁾, et son grand-père paternel,

(1) Archives communales de Riom : acte de baptême d'Antoine Courtin du 1er mars 1622 GG. 23 f° 76 r°.

(2) Idem.

Genez Courtin, notaire royal au bourg de Combronde (3).

De l'enfance et de l'éducation du jeune Antoine, nous ne savons malheureusement que fort peu de chose. Peut-être a-t-il fait ses études au Collège des Oratoriens de Riom (4) qui ouvrit ses por-

(3) Archives Départementales du Puy-de-Dôme: Contrat de mariage d'Antoine Courtin et Magdeleine de Lalande du 28 mai 1617 2 E O 1581.

(4) Vissac dans « *Le journal de l'Oratoire de Riom* » mentionne p. 28: « On peut relever sur les registres les plus grands noms du pays: Arnould, Basmaison, Courtin... »

J'ai compulsé aux Archives Nationales de Paris des *Catalogues de la Congrégation de l'Oratoire* (M.M. 607-617), le nom d'Antoine de Courtin n'y figure pas; mais il faut noter que la plupart des registres n'ont pas été conservés, comme l'affirme l'abbé Crégut dans son « *Histoire du Collège de Riom* » (p. 125) et que ceux qui existent actuellement sont incomplets.

Cependant, certains indices contribuent à nous faire croire que Courtin a bien fait ses études chez les Oratoriens de Riom.

C'est son grand-père maternel, Georges Lalande et quelques autres notables de Riom qui passèrent le 8 janvier 1618 un contrat qui remettait aux Oratiens le collège de la ville et le *monopole* de l'enseignement à Riom (*Le Journal de l'Oratoire*, op. cit. p. 73).

Courtin a plusieurs points communs avec les Oratoriens; si les « Oratiens ne cachèrent pas longtemps leur penchant vers la nouvelle doctrine janséniste » (*le Journal de l'Oratoire* op. cit. p. 32), Courtin en fit de même dans sa lettre adressée à Charles Gustave X le 11 décembre 1657 et dans son traité de *l'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel*. De plus, si le Cardinal de Bérulle et l'Oratoire furent cartésiens (*Histoire du Collège de Riom*, op. cit. p. 78 et 79), Courtin le fut également. Si nous consultons le plan d'études de l'Oratoire, nous constatons que Courtin s'en est inspiré dans ses traités. Voici quelques titres d'ouvrages communs: *Colloque* d'Erasmus, *Des Devoirs* de Cicéron, *Monita Politica* de Juste Lipse (que Courtin a traduit). *La Cyriopédie* de Xénophon, *De l'Orateur* de Cicéron (*Histoire du Collège de Riom* p. 259).

Enfin les Courtin étaient très liés avec les Oratoriens:

tes en 1619 ⁽⁵⁾, mais c'est seulement une hypothèse.

En 1643-1644, nous le retrouvons dans les armées du roi en Flandre où il sert pendant deux campagnes comme volontaire ⁽⁶⁾. L'année 1645 va être une année importante pour sa carrière future. Il part en effet en Suède avec Chanut, alors résident auprès de la reine Christine, puis ambassadeur et conseiller d'Etat. Il est remarqué par la reine pour les qualités de son esprit. Il entre d'abord à son service ⁽⁷⁾ et ensuite sert sous les ordres du roi Charles Gustave de Suède ⁽⁸⁾, généralissime des armées de Suède en Allemagne. Chanut le charge de la correspondance secrète avec Turenne ⁽⁹⁾. Courtin est anobli le 16 juin 1651 par la reine Christine ⁽¹⁰⁾, qui lui donne le 2 octobre de l'année suivante le

Jean-Paul Courtin, neveu d'Antoine de Courtin leur fit présent d'une couronne d'or garnie de diamants (*Le Journal de l'Oratoire* op. cit. p. 125) et leur fit encore don de sa maison de Marsac (idem p. 127).

(5) Cregut: *Histoire du Collège de Riom*, op. cit., p. 42.

(6) Poli (Oscar, vicomte de); *Histoire généalogique des Courtin*, Paris 1887 p. 235 et 529.

Ribier (Dr. Louis de) *Preuves de la noblesse d'Auvergne* Cr. in-8°, fig. en 6 vol. 1907-1933, T. I, p. 180.

(7) Moreri (Louis) *Le grand dictionnaire historique*, ou le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane. Paris 1759, 10 vol. T. IV.

(8) Archives Nationales de Suède. *Gallica 1655-1661 Etat général et en abrégé de la conduite et des services que Courtin a eu l'honneur de rendre à la Couronne de Suède depuis le mois de juin 1648. Fait à Paris le 25 mars 1661 (autobiographie)*.

(9) *Manuscrit de la Bibliothèque Mazarine 2215 f° 273 r°*: lettre de Mazarin à M. de Turenne du mois d'août 1648.

(10) Archives Nationales Suédoises: *Adelsbrev. vol. 4 1651*. anoblissement de Courtin à Stockholm, le 16 juin 1651 tr. lat. *Gallica 1655-1661 ms. cit.*: Etat général et en abrégé de la conduite et des services de Courtin.

titre de secrétaire chargé de la correspondance en langue française ⁽¹¹⁾. Le 8 août 1656, sur la recommandation du roi Charles Gustave, il est envoyé à la Cour de France ⁽¹²⁾, pour y conclure plusieurs affaires avec Mazarin. De 1657 jusqu'à la mort de Charles Gustave, il s'occupe de négociations très difficiles pour la ratification d'une alliance franco-suédoise ⁽¹³⁾ et l'obtention de subsides à la Suède. En 1659, Courtin intervient pour protéger un armateur anglais « sous commission de Suède » qui s'était emparé d'un vaisseau hollandais nommé « La Salamandre » ⁽¹⁴⁾. Il est enfin nommé par Louis XIV, le 17 septembre 1661, résident « vers les rois, princes, villes anséatiques du Nord et ports de la Baltique » ⁽¹⁵⁾. La même année, il se marie

(11) Archives Nationales Suédoises. *Registres de la Chancellerie Royale de Suède*. Nomination de Courtin, secrétaire de la reine Christine à Stockholm le 2 octobre 1652, tr. suédoise.

(12) Archives Nationales Suédoises: *Gallica 1655-1661* ms. cit. Copie de la recommandation, de la lettre et de l'acte de Charles-Gustave à la cour de France et à Mazarin du 8 août 1656, transcrites de la main de Courtin conformément à leurs signaux. Fait à Dantzic le 16 janvier 1657, tr. lat.

(13) Archives Nationales Suédoises: *Registres de la Chancellerie Royale de Suède*. Lettres de Charles Gustave adressées à Courtin du 31 décembre 1657, 9 février 1658, 14 juin 1659(tr. latine) etc. *Gallica 1657-1660*: Lettre de Courtin à Charles Gustave du 22 janvier, 19 mars, 2 juin et 15 juillet 1658.

(14) Archives Nationales Suédoises — *Gallica 1655-1661* ms. cit. Etat général et en abrégé de la conduite et des services de Courtin. Bibliothèque Nationale — Département des Manuscrits — Demande de Courtin à l'évêque de Fréjus de faire recommender l'adjudication qu'il a faite du vaisseau hollandais « La Salamandre » (*Mélanges Colbert* 8).

(15) Archives des Affaires Etrangères-Paris — *Allemagne 1645-1665 suppl. 3*: Mémoire pour servir d'instruction au sieur Courtin du 17 septembre 1661.

avec Marie Salomé de Beauvers, fille de feu Salomon de Beauvers, écuyer et seigneur de Crécy en Brie ⁽¹⁶⁾. Le 31 août 1668, Louis XIV le rappelle en France ⁽¹⁷⁾ et il prend congé du roi et de la reine de Danemark le 27 septembre 1668. A la fin de cette année-là, sa santé ne lui permettant plus de prendre de nouveaux engagements, il fixe sa demeure à Paris ; il y vit retiré occupé à la lecture ⁽¹⁸⁾ et aux exercices d'une piété véritablement chrétienne. C'est durant ce loisir, de 1668 à 1685, qu'il va méditer et écrire ses traités de morale ⁽¹⁹⁾, après avoir beaucoup vu, lu et retenu. Le 4 septembre 1685, il fait son testament, où il lègue à Martin Courtin trois manuscrits pour en disposer à sa gui-

(16) Archives Nationales, Paris: *Insinuation* du contrat de mariage d'Antoine de Courtin au Châtelet de Paris le 4 septembre 1685, Y. 247.

(17) Archives du Ministère des Affaires Etrangères, Paris Lettre de Louis XIV à Courtin du 31 août 1668: *Dannemarc*, (15).

(18) Courtin avait une riche bibliothèque comme en fait foi son inventaire: « une bible française reliée en veau in folio, quatre livres in folio dont trois reliés en veau, l'un l'histoire des papes un autre les séquences de la Ste Bible, l'autre les Institutes de Justinien, un autre Lexicon... trois livres in quarto dont deux reliés en veau et l'autre en parchemin... quatre vingt dix tomes de livres reliés en veau et parchemin tant d'histoire que de dévotion et de plusieurs auteurs.. cent trente six volumes de livres reliés en veau in folio in quarto de différents auteurs ». « Archives Nationales Paris, Minutier Central, Inventaire d'Antoine de Courtin du 1er octobre 1685 *Etude LXXXI, liasse 133*.

(19) Courtin (Antoine de): Sa biographie insérée en tête de la traduction de Grotius (Hugo): *le Droit de la guerre et de la paix*, Paris 1687, vol. in-4°. Goujet (Abbé Claude Pierre). Vie d'Antoine de Courtin, insérée en tête de la 4ème édition du *Traité de la Paresse*. Paris, Josse et Delespine, 1743, 316 p.

se, ce sont : « *L'art de devenir éloquent* », et les traductions qu'il a faites de « *La Politique* » de Juste Lipse et du « *Droit de la Guerre et de la Paix* » de Grotius ⁽²⁰⁾. Il meurt à Paris, rue Montmartre, paroisse Saint Eustache, le 5 septembre 1685 ⁽²¹⁾ dans des sentiments fervents de piété et de religion ⁽²²⁾, et est inhumé à Saint-Eustache ⁽²³⁾.

*
**

Bien qu'à son époque, il ait eu un succès brillant, mais passager, Antoine de Courtin est peu connu. Cependant, il semble mériter, par sa vie et

(20) « Item le dit sieur testateur done et legue audit sieur Martin Courtin les traduction qu'il a faictes de deux livres l'un qui porte pour titre la *politique de Juste Lipse* ou règles pour le gouvernement d'un estat et particulièrement du monarchique avec des remarques en forme de commentaire par lui faictes ou tirées de ses ouvrages l'autre, *le droit de la guerre et de la paix*, traicté par M. Grotius en trois livres avec le privilège par luy obtenu et de plus lui donne aussi un traicté d'éloquence dont le titre est *l'art de devenir éloquent* ou traicté qui donne les règles pour rendre le discours correct en quatre parties pour en faire par le dit sieur Martin Courtin comme bon lui semblera, et pour la bonne et sincère amitié qu'il lui porte .»

« Archives Nationales, Paris, Minutier Central *Etudes LXXXI, Liasse 133*: Testament d'A. de Courtin du 4 septembre 1685 ».

Cependant Martin Courtin a dû céder le 5 juin 1686 le privilège d'impression de ces trois ouvrages à Marie Salomé de Beauvers.

« Archives Nationales, Paris, Minutier Central, Etude LXXXI, Liasse 134 ».

(21) Archives Nationales, Paris: Minutier Central, Inventaire d'Antoine Courtin ms. cit.

(22) Moreri (Louis): *Le grand dictionnaire historique* op. cit.

(23) Bibliothèque Nationale, Département des Manuscrits Inhumation de Courtin, *Pièces originales 910*.

son œuvre, que l'on s'attache à lui. Cet homme, absorbé par une carrière diplomatique fort chargée, ne manque pas un instant d'observer, de méditer et d'écrire. Comme Descartes qu'il connaît, admire et paraphrase quelquefois⁽²⁴⁾, il sait se retirer de temps en temps dans sa tour d'ivoire, loin des obligations de la vie sociale, pour méditer et composer ses livres, riches de ses contacts avec la réalité. Aussi, presque tout le grand siècle revit dans son œuvre. Courtin, loin de s'en tenir à des analyses abstraites, sort de son cabinet de travail, relate ses conversations avec les grands, sa vie de cour, ses difficultés diplomatiques et son activité dans les guerres. Il critique précisément dans son *Traité de la Paresse* ces auteurs qui envahissent le monde de leurs créations inutiles et de leur vanité ; lui, nous offre une œuvre dense, riche et vécue. Aussi éloigné que possible de cet amour-propre qu'il attaque en accord d'ailleurs avec tous les moralistes de son temps, jamais un instant il ne cherche à se faire valoir. Son œuvre est le reflet de sa vie. Chaque jour, il réfléchit sur les événements auxquels il a participé. Il élabore son miel avec ses expériences et ses méditations quotidiennes. Toutefois il attendra pour composer ses ouvrages de s'être retiré de la carrière diplomatique. En 1671 seulement il fera paraître le premier de ses livres : « *Le Nouveau Traité de la Civilité* qui se pratique en France parmi les honnêtes gens », « *Le Traité de la Paresse* ou l'Art de bien employer le temps », en forme d'entretiens paraît ensuite en 1673 ; « *Le Traité de la Jalousie*, ou Moyens d'entretenir la paix dans le mariage », en 1674 ; Suite de la Civilité française, ou « *Traité du Point d'Honneur* et des règles pour

(24) *Traité de la jalousie.*

converser et se conduire sagement avec les incivils et les fâcheux », en 1675. En œuvres posthumes paraîtront, en 1687, la traduction du *Droit de la Guerre et de la Paix* de Grotius ⁽²⁵⁾ et *L'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel*, en 1688. Quant à son ouvrage en quatre volumes *L'Art de devenir éloquent*, ou « Traité qui donne les règles, pour rendre le discours correct, riche, juste, poly et touchant », il demeura en manuscrit. Nous l'avons retrouvé à la Bibliothèque de Clermont-Ferrand. Courtin le commença le 15 juillet 1677 ; il reçut le privilège du roi pour son impression en date du 8 août 1680.

Cependant, Courtin n'a pas composé ses traités grâce uniquement à son expérience de diplomate et

(25) Certaines traductions ont été attribuées par erreur à Courtin par suite d'une confusion de nom :

1. — *Gustave Lanson dans son Manuel Bibliographique de la Littérature française moderne, XVIème — XIXème siècle* Nouvelle édition, Hachette, mentionne parmi les ouvrages de Courtin :

Laocoon, trad. par A. Courtin, 1866, par E. Hallberg, 1875, (cf. N^o 12914) Sub. No. 12914 p. 948 est mentionné : *Du Laocoon*, ou des Limites respectives de la poésie et de la peinture, trad. par Ch. Vanderbourg, 1802, in8^o. En effet, *Du Laocoon* a été traduit de l'allemand de Lessing (Gotthold Ephraïm) par Charles Vanderbourg en 1802 et par A. Courtin en 1866, mais il ne s'agit pas ici de l'écrivain que nous étudions.

2. — *L'Histoire généalogique des Courtin* par le Vicomte Oscar de Poli. Paris 1887 (p. 531) ainsi que le *Dictionnaire historique et bibliographique* par L.G. Peignot. Paris 1821 attribue à Antoine de Courtin, la traduction de l'édition de Cornelius Népos, *ad Usum delphini*, Paris 1674, in-4^o.

Ces deux ouvrages ont confondu entre Nicolas Courtin et Antoine de Courtin, son contemporain. Cela apparaît clairement de la consultation du catalogue 33, p. 498 à la Bibliothèque Nationale ainsi que des ouvrages : Nicolas Courtin : Ed. et Commentaire Cornelius Népos. *De Vita excellentium imperatorum* (Collectio ad usum Delphini Parisiis 1675.

d'homme du monde. Sa culture littéraire et philosophique était grande. Nul doute, par exemple, qu'il ne se soit inspiré dans son *Traité de la Civilité* du « *De Officiis* » de Cicéron pour donner à la civilité une importance et un sérieux que l'on ne songe pas toujours à lui attribuer. Il convient aussi de ne pas passer sous silence, malgré l'importance de l'inspiration cicéronienne, celle de La Rochefoucauld et des traités tels que *Le Galatée* ou l'art de plaire et *La Bienséance de la Conversation entre les hommes*. C'est avec ces souvenirs livresques, joints à ses méditations personnelles et à son expérience que peu à peu Courtin brodera la vaste fresque morale que constituent ses traités. Il est intéressant de noter que presque chaque année a été marquée par la parution d'un ouvrage nouveau ou par l'augmentation et la révision d'une édition ancienne. C'est une preuve de la continuité de ses œuvres et de la prodigieuse activité des dernières années de sa vie.

Pour préciser davantage le lien étroit qui unit chez lui la pensée et l'expérience, nous relèverons quelques faits précis rapportés dans sa correspondance ; ils permettront de situer à peu près le moment où prirent naissance dans son esprit les thèmes moraux qu'il développera dans ses ouvrages. Le modèle de l'honnête homme, qu'il tracera dans *Le Traité de la Civilité*, ce parfait courtisan qui mêle la courtoisie extérieure et les qualités morales, apparaît déjà dans la correspondance dès 1658. Courtin demande au roi d'envoyer quelqu'un qui « soit non seulement habile et honeste homme... mais qu'il soit ferme, vigoureux, et merveilleusement adroit et circonspect » (26).

(26) *Gallica* 1657-1660 : Lettre de Courtin à Gustave X, de Paris le 4 janvier 1658.

La modestie polie et un peu affectée qu'il préconise, il la pratique dans ses rapports avec les Grands :

« Quoy que je me reconnoisse tout a faict inférieur aux civilitez que j'ay receuës icy de monsieur le Gouverneur et des autres officiers de Vostre Majesté » (27).

En 1659, il s'intéresse déjà aux questions de préséance et leur accorde une certaine importance qui laisse prévoir en lui le futur auteur du *Traité de la Civilité*. Ainsi écrit-il à Charles X que Don Juan d'Autriche « sur la prétention qu'il avoit de se couvrir devant le Roy [Louis XIV]. Sa Majesté ne l'a veu que chez la Reine où par civilité le Roy, ne se couvre jamais » (28).

Courtin fut encore frappé par quelques querelles de préséance au cours desquelles il se montre fort pointilleux car elles le touchaient personnellement. Il s'agit principalement de sa rivalité avec un envoyé extraordinaire d'Angleterre à propos de l'ordre des visites (29). La querelle dura quelque

(27) *Gallica* 1655-61, sa lettre au roi du 9 sept. 1663.

(28) *Gallica* 1657-1660 mm. cit. Lettre de Courtin à Gustave X, de Paris le 4 mars 1659.

(29) « j'ay remarqué qu'il chicanoit avec moy pour en avoir une première visite, afin de prétendre ensuite par tout la préséance. C'est pourquoy je me suis servy de la loy receue comme vous sçavez vous mesme, puis vous avez Monseigneur excellé, dans le mestier: Et comme je suis arrivé le dernier de Gottembourg, cette loy -dis-je) que les derniers venus doivent estre visitez les premiers me donne droict de prétendre la première visite, outre que je prouve que mon caractère est supérieur au sien... il n'est point de modestie qui ne doive estre fière pour la dignité du service » (*Dannemarc* Tome 1er: Négociation de Monsieur de Courtin Résident avec diverses lettres et mémoires concernant les affaires du Dannemarc pendant les années 1663 à 1665 (12): Lettre de Courtin à Lionne, de Copenhague le 21 octobre 1664).

temps et motiva une correspondance abondante ⁽³⁰⁾. En 1667 survint une autre importante querelle de préséance où Courtin s'indigne de ne pas être placé dans le corps du Sénat danois comme l'autoriserait son titre de conseiller d'Etat et Résident ⁽³¹⁾. Il s'intéresse aussi aux moindres détails et observe, par exemple, la manière de saluer. Selon lui, elle doit être en accord avec le mode de vie. « En cette cour où l'on ne parle que de galanterie, de jeux, de ris, d'Amours, de Cadeaux » ⁽³²⁾, il est bon de « saluer Monsieur le Prince de Saxe à la familière » ⁽³³⁾.

Le chapitre du *Traité de la Civilité* que Courtin consacra à la danse a pris également naissance dans sa vie mondaine ⁽³⁴⁾. Il s'occupera aussi du protocole de la chasse : il dut en effet assister à de nombreuses chasses au Danemark car « ces jeunes Princes n'avaient que cette occupation », écrit-il le 8 septembre 1665.

Les règles qu'il édictera dans ce même *Traité de la Civilité*, à propos de la correspondance, sont le fruit même de ses propres expériences : Chris-

(30) *Dannemarc* (12) ms. cit. Ses lettres à Lionne, de Copenhague le 4 novembre 1664 et le 26 décembre 1664.

(31) *Dannemarc* Tome III: Négociation de Mr. le Chevalier Terlon ambassadeur ordinaire pendant l'année 1667 (14) Lettre de Courtin à Lionne, de Copenhague le 2 août 1667.

(32) *Dannemarc de 1663-1665* — supplément 11: Sa lettre à Lionne, de Copenhague le 7 novembre 1665.

(33) *Idem.*

(34) « L'Ambassadeur d'Angleterre prit son audience de congé dimanche dernier de cette cour... le mesme jour de l'audience de l'Ambassadeur le Prince de Dan-luy donna le bal au chasteau où la famille royale et le plus leste de la Cour estallèrent tout leur brillant: et mesme l'on y convia ma femme et moy non, à cause peut estre de l'envoyé d'Angleterre lequel en son range prit ma femme à dancer » (*Dannemarc* 12) ms. cit.: Lettre de Courtin à Lionne de Copenhague le 26 décembre 1664).

tine de Suède lui avait dévolu la fonction de secrétaire chargé notamment de sa correspondance en langue française. La diplomatie polie du XVII^e siècle apparaît dans cette correspondance et Courtin s'habitue ainsi à l'art du dialogue qu'il perfectionnera par la suite. Quand il pensera à écrire un *Traité de la Paresse*, bien plus tard, il le composera sous forme de dialogue, tant il parvient à faire de sa langue un instrument social par excellence, conçu pour autrui et amélioré grâce aux continuels dialogues de sa vie plénipotentiaire. Toutefois le *Traité de la Paresse* est surtout fondé sur les observations de la vie quotidienne. Courtin s'inspire aussi de Saint Thomas et de La Rochefoucauld, peut-être avec une note plus proprement religieuse : néanmoins, cet ouvrage conserve son originalité et son actualité.

Dès 1657 un fait frappe l'esprit de Courtin et semble inspirer les réflexions qu'il fera sur le jeu et ses dangers dans le *Traité de la Paresse*. Il écrit à Charles Gustave que le comte Tott a besoin d'argent car « il avoit joué et avoit gagné à la vérité quelque chose, mais que cela n'avoit pas esté suffisant pour sa subsistance (Pleust à Dieu, pour sa réputation qu'il n'eust pas joué du tout ! » (35).

C'est surtout en 1667 qu'eut lieu l'évènement marquant qui explique l'intérêt porté par Courtin aux méfaits moraux du jeu. La scène décrite dans sa lettre du 22 Janvier 1667 est caractéristique à cet égard (36). Courtin observe à la Cour

(35) *Gallica* 1657-1660 ms. cit. Lettre de Courtin à Gustave X de Paris le 10 mai 1657.

(36) « M.D. Isbrant estant icy arrivé de Suède le Résident d'Holande luy donna à disner lundy dernier et y ayant convié Monsieur l'ambassadeur, Monsieur Gabel, le Résident de Suède, un général major, un amiral, et le maistre des cé-

de France le comportement des gens d'Eglise et probablement naissent dans son esprit les critiques qu'il formulera plus tard à leur égard dans le *Traité de la Paresse*. Il conçoit une vive réprobation à l'égard de l'intrusion dans les affaires temporelles de ces prélats qu'il préférerait voir uniquement occupés des questions spirituelles. L'aumônier de la reine Christine, Passariny, se mêle à l'affaire Monaldeschi. Courtin rapporte à Gustave X l'attitude indigne de cet aumônier qui avait le crédit de la reine et alla jusqu'à fabriquer de fausses lettres avec la complicité de Monaldeschi ⁽³⁷⁾. Ainsi se dessinent les attaques que Courtin adressera aux gens d'Eglise. Peut-être cette opinion défavorable est-elle née au contact de Mazarin avec qui il n'eut pas toujours des rapports cordiaux ? Quelques remar-

rémonies de cette cour, il me fist aussy l'honneur de m'y appeler avec ma femme. Après le festin on se mit à jouer aux cartes entre Monsieur l'Ambassadeur, Monsieur Gabel, M. le Résident de Suède, le Maistre des Cérémonie, Madame la Résidente d'Holland et ma femme. Il arriva que Mr. le Cher aux mains de qui on prend garde fut surpris en escamotant les cartes. On condamne d'abord unanimement son Excellence à mettre la beste. Il ne veut point entendre parler: Enfin après quelques contestations, ma femme qui devoit donner les cartes luy dit qu'elle ne donneroit point si son Excellence ne mettoit la beste; que comme elle ne vouloit pas qu'on lui pardonnast rien, aussy elle ne vouloit point pardonner. C'est là Monseigneur l'offence qu'on a faict à Mr. le Cher de Terlon. Luy au contraire se mit sur son quant-à-moy, se transporta de colère, et avec desdaing et mépris dit que c'estoit là une jolie comparaison; qu'elle estoit une jolie petite créature pour se comparer à luy, qu'elle devoit sçavoir qu'il estoit Ambassadeur etc... passant de cette fanfaronade à des paroles du dernier outrage contre l'honneur de ma femme et le mien » (*Dannemarc 14*) ms. cit. Lettre de Courtin à Lionne, de Copenhague, le 22 janvier 1667.

(37) *Gallica* 1657-1660 ms. cit.: Lettre de Courtin à Gustave X, de Paris le 20 juillet 1657.

La Verite, dont elle estoit demeurée conuaincüe & ensuite touchée de ce qui estoit arriué. S. E. —
 Voultur aussy que nous luy eussions obligation
 de ce que La Reine Christine n'alloit point en
 Allemagne; qu'il L'en auoit destournée pour
 plusieurs raisons, estimant entr'autres qu'elle ne
 pouuoit qu'estre à charge à Votre Majesté.

Pour ce qui est du motif que Sa Ma^{te} a eu de punir
 Monaldesqui, Voicy l'histoire exacte que j'en ay
 apprise de bon lieu. Ilz sont trois principaux
 Acteurs dans cette tragedie. Un nommé
 Sentineli qui est à Rome frere de ce Sentineli qui
 a ayde à faire le meurtre et qui s'est sauué. Un
 nommé Passarini Aumosnier ou Confesseur de la
 Reine, Et Monaldesqui qui a esté tué. Sentineli
 de Rome ayant gagné les bonnes graces de Sa
 Ma^{te} eut part dans tous ses Secretz, dans tous ses
 desseins et dans tous ses projets; Et comme il
 s'Imaginoit que Monaldesqui estoit de ses j^{ne}mes
 Amys, il Luy fit confidence de ce qu'il tenoit de
 plus Secret de la Reine. Monaldesqui jaloux du
 credit de Sentineli trama sa perte et tasche de
 Le mal mettre auprez de Sa Majesté: N'y pouuant
 réussir par ses mauvais officies, il a recours à cette

Fig. 1. — Lettre inédite de Courtin adressée à Charles Gustave X,
 de Paris le 11/21 décembre 1657.

Gallica Residenten, Antoine de Courtin 1657-1660,
 Archives Nationales Suédoises

perfidie, Il faict & fabrique des lettres auco —
 Passarini (qui auoit esté mis de sa main aupres
 de La Reine) comme si ses Amys de Rome luy —
 mandoient que Sentineli trahissoit La Reine et
 reueloit cecy & cela qu'elle luy auoit confié en secret
 Monaldeschi donc se faisant fort de cette faimse
 et montrant ces lettres à La Reine, croit La porte
 de Sentineli Infaillible; mais sa Majesté —
 suspendant son Jugement et taschant par toutes
 voyes de descouvrir La Verité, trouua sans sortir
 de sa maison vne trahison toute gresse pour en
 conuaincre vne autre; s'estant adressée à —
 Passarini, Celuy cy luy denonça toute l'affaire, luy —
 monstra mesme les minutes des lettres que Monaldeschi
 auoit feintes. & fut le premier à accuser son Amy
 et son Patron; Lequel se voyant conuaincu & se
 condamnant luy mesme fut traité comme V. M.
 a seue par le frere de ce Sentineli et deux autres. —
 J'ay tasché de penetrer quel secret ce malheureux
 pouuoit auoir reuelé, personne ne me l'a seue —
 apprendre. Ilz disent soit pour excuser La Reine,
 ou que ce soit La Verité que ces secrets concernoient
 L'Italie, & nullement des Amourettes. La
 Reine est encoire à fontainebleau et toujours sur
 son depart. Le bruit est general à La Cour, que
 Sa. Majesté

Fig. 2. — Ibid, suite. Cette lettre relate les détails de l'affaire Monaldeschi.

La Majesté est à Paris Incognito, Et que meisme elle fut mercredy au Palais pour voir Le Roy, qui y alla Seoir en son liot de justice, afin de faire passer Vne bulle du Pape contre Les Jansenistes. Ce Sont certains Docteurs qui preschent et maintiennent La doctrine de La grace de nostre Seigneur comme S.^t Augustin L'a enseignée et que Jansenius Evesque d'Ippe L'a Interpretée. Cette creance ruinant un peu Le commerce & Les Intrigues des Moines & des Jesuites, dont La Cuisine est pour La plus part fondée sur Le merite des bonnes oeuvres et La credulité du peuple; Ceux cy se sont eslevés contre cette poignée de Scauans, Les ont fait fulminer par Le S.^t Siège où jh ont tout credit, et n'en manquant pas à La Cour qui a grand respect pour celle de Rome. Ils ont obligé Le Roy d'appuyer Les excommunications du Pape et d'aller en Parlement pour La persécution de ces pauvres gens sans entrer en connoissance s'ils disent bien ou mal; quoy qu'il y ayt à presumer que des Evesques, des Docteurs de Theologie et autres Scauans qui sont L'eslite de tout ce qu'il y a de docte en France sont aussy dignes de foy que Les Jesuites. Je demande pardon à Vostre Majesté de cette digression, et ne croy pas que La Reine soit icy.

Fig. 3. — Ibid, suite. On notera la référence de Courtin à la querelle Janséniste.

ques piquantes à son égard font pressentir ce regret qu'il exprimera de voir les gens d'Eglise participer aux affaires de l'Etat : « Qui connoit cette cour toutes fois, et la manière dont M. le Cardinal l'a composée sera d'avis, que pour y faire affaires il faut gagner à tout le moins un officier des Gardes, un secrétaire, et un valet de chambre... C'est ce que j'ay faict » (38). On doit en effet être très prudent « de peur de desplaire au premier Ministre devant lequel personne n'a ny bouche ny oreilles » (39) et qui « evapore un homme à perte de veuë par de longs discours et de raisonnemens s'il ne se tient sur ses gardes » (40).

En 1661, Courtin semble préoccupé par le problème de la fuite du temps et de l'importance morale d'un sage emploi de l'existence. Quelques pensées et formules sont révélatrices de ce thème qu'il développera dans le *Traité de la Paresse*. Il semble que la mort de Charles Gustave X soit à l'origine de ses méditations. Il demande à son successeur de lui donner « quelques Employs, pour ne pas ensevelir dans l'oisiveté si peu de talens que Dieu [lui] a donnez » (41).

Certains portraits comme celui du duc Georges Guillaume, « qui ayme ses plaisirs ; qui passe sa vie dans des voyages inutiles ; qui a espuisé et ruiné son patrimoine à se donner du bon temps sans pen-

(38) *Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Lettre de Courtin à Gustave X, de Paris le 20 juillet 1657.

(39) *Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Sa lettre à Gustave X de Paris le 21 septembre 1657.

(40) *Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Sa lettre à Gustave X de Paris le 22 juin 1657.

(41) *Gallica* 1655-1661 ms. cit. : Sa lettre au roi de Suède du 29 mai 1661.

ser à ses affaires » (42), ont dû lui servir à élaborer la critique de la noblesse désœuvrée.

Quoique le *Traité du Point d'Honneur* ait paru en 1675, il semble que c'est en 1657, que Courtin en a conçu le projet. Il est entré à ce moment en contact avec des « fâcheux » dont il a dû souffrir le comportement pénible, les calomnies et les injures. Il aura à ce propos ce qu'on pourrait appeler une crise d'honneur, réagira aux calomnies et cherchera sincèrement une attitude de conciliation qui permette d'arrêter les méfaits des importuns, sorte de projet de paix perpétuelle avec autrui. A ce moment ses préoccupations deviennent profondément morales. C'est lui qui est en cause, c'est son honneur qui est en jeu. Un complot a été fomenté contre lui par ses ennemis Silhon et le Comte Tott afin de le perdre dans l'esprit et la faveur du Cardinal Mazarin. Courtin se voit alors dans l'obligation de se défendre. Son christianisme le pousserait, certes, à pardonner les injures, mais la nécessité politique le contraint à divulguer le complot. Nous voyons dès lors se dessiner la dialectique du pardon et de la justice qui sera développée dans le *Point d'Honneur*. Courtin s'excuse auprès de Gustave X d'avoir poursuivi ses ennemis et ajoute : « je ne feray point d'action qui ne tesmoigne la sincérité d'un homme d'honneur » (43).

Une des plus belles manifestations de l'honneur, le respect de la parole donnée, lui tient à cœur : il en a presque l'obsession : « Il y auroit ce me semble de la deformité en ma conduite s'il ne plaisoit à V.M. de me donner moyen de faire hon-

(42) *Dannemarc* (12) ms. cit. : Lettre de Courtin à Lionne, de Copenhague le 2 mai 1665.

(43) *Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Sa lettre à Gustave X, de Paris le 30 mars 1657.

neur à ma parole » (44). La patience, la douceur, la clémence apparaissent encore dans une intéressante lettre où Courtin s'excuse presque d'être contraint de découvrir les pièges de ses ennemis. Il a puisé dans cette expérience ses réflexions à propos de la légitimité de la défense (45). Dans ses entrevues avec Mazarin, il pratique la douceur, seul remède à l'emportement d'autrui. Ce sera le conseil suprême qu'il donnera dans son *Traité du Point d'Honneur*. Malgré l'emportement du cardinal, ses violences et ses menaces, il lui répondit « tout doucement » (46) et, plein de bon sens, comprit qu'« il vaut donc mieux laisser un peu rasseoir la passion » (47).

(44) *Gallica* 1657-1660 ms. cit.: Lettre de Courtin à Gustave X de Paris le 4 janvier 1658.

(45) « Je ne suis pas surpris que vous ayez esté touché de l'accusation que l'on avoit faite contre l'honneur de la chancellerie... mais pour vostre consolation et la mienne vous devez croire que ce n'est qu'un artifice de mes envieux, qui s'en sont servis, pour donner quelque fondement à leurs plaintes. C'est en ce sens là si vous vous en souvenez Monsieur que j'en ay escrit au Roy nostre bon maistre, comme à celui à qui en conscience je suis obligé de rapporter les choses comme elles sont. Mais à Dieu ne plaise que j'aye eu aucune intention de vous choquer n'y personne... si je descouvrais quelque chose de réel, cela se passera doucement entre vous et moy; car je n'ay rien tant en horreur que d'estre tout feu. Je ne l'ay jamais esté si vous vous informez de ma conduite depuis 10 ans que j'ai l'honneur d'estre dans la maison de Sa Majesté et j'ay eu un crève coeur très sensible de ce que j'ay esté obligé de repousser par la vérité l'attaque de mes envieux ».

(*Gallica* 1655-1661 ms. cit.: Lettre de Courtin du 12 février 1658).

(46) *Gallica* 1657-1660 ms. cit.: Sa lettre à Charles X, d'Abbeville le 15 juillet 1658.

(47) *Gallica* 1657-1660 ms. cit.: Sa lettre à Gustave X, de Paris le 20 août 1658.

N'est-ce pas une vraie profession de foi d'honnête homme que ce passage d'une lettre du 27 octobre 1659 ? « j'ai vescu icy en homme d'honneur... tout mon crime est d'avoir bien servy mon Maistre » (48).

Cette période de sa vie semble particulièrement riche en expériences. Aux prises avec les intrigues de cour, les calomnies de ses ennemis, il va jusqu'à songer à abandonner sa carrière, plutôt que de continuer à supporter de telles atteintes à ce point d'honneur qui lui est plus cher que la vie (49). On comprend ainsi pourquoi le *Traité du Point d'Honneur* insistera tant sur le ressentiment, l'injure, la légitimité de défense, la vengeance qu'il repousse et ces « maximes pour rétablir la charité et bien vivre avec les fâcheux ». Toute la crise de 1658 sera évoquée dans cet ouvrage de morale riche d'une grandeur de pardon et d'une sérénité acquise à travers les injustices.

Courtin consacra des passages fort importants du *Traité du Point d'Honneur* au duel. Nous

(48) *Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Sa lettre à Gustave X, du 27 octobre 1659.

(49) « Je me suis interdit le Louvre et la sollicitation. Je ne puis pas souffrir davantage, ces chicanes : Et plutost que d'endurer quelque indignité en ma personne, j'avois faict dessein de ne plus paroistre et de partir ». (*Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Lettre de Courtin à Gustave X, de Paris le 17 septembre 1658).

« Et pour moy je n'ay jamais eu de passion plus forte dans ma faiblesse que de rendre service à V.E. Cette sincérité m'a faict beaucoup d'envieux : contre lesquels j'avoue que la force m'a manqué, puisqu'ils avoient eu assez de bonne fortune de ranger les puissances de leur party. Je ne cherchois la victoire qu'en ma conscience et la fuite. » (*Gallica* 1657-1660 ms. cit. : Copie du mémoire présenté par le Sr. de Courtin à M. le Cardinal le 24 Octobre 1658).

pensons que l'origine de l'intérêt qu'il porte à cette manière de venger les querelles vient de l'observation qu'il en fit au Danemark et qu'il narre en ces termes : « Il y a eu 2 ou 3 duëls où les uns et les autres sont demeurer sur la place, et autant de meurtres d'hommes et de femmes : ce qui estonne cette Cour et cette Ville... il y a eu des duëls à cheval ou l'on n'admet point de second, des coups fourrez et peut estre des gens pris de vin qui ont passé les formes et evenements ordinaires » (50).

Dans un même ordre d'idées, il s'intéresse aux offenses qui nous sont parfois infligées. L'exemple qu'il donnera, dans le *Traité du Point d'Honneur*, d'un soufflet reçu, pour illustrer le chapitre des injures, est vraisemblablement inspiré d'un évènement survenu en 1665 (51). C'est à cette même date qu'il est appelé à méditer sur le crime et les problèmes juridiques, car il se charge de demander jus-

(50) *Dannemarc* (12) : Lettre de Courtin à Lionne, de Copenhague le 24 juin 1664.

(51) « Hier dans un entretien que j'eûs l'honneur d'avoir avec Sa Majesté (de Danemark) elle me parla elle mesme d'une affaire qui est arrivée à Paris au filz de M. Gabel Gouverneur général pour le Roy de Dannemarc de l'Isle de Zeland et ville de Copenhague... ce jeune Gabel ayant été mal traicté de paroles par un holandois nommé Matenesse, avoit donné un soufflet à celuy cy : Dont Matenesse s'estant plaint à Messieurs les Mareschaux de France et Gabel n'ayant point voulu déférer à leur jugement, qui portoit (à ce que le Roy disoit) que Gabel devoit se tenir à genoux et demander pardon à Matenesse, celuy-cy ayant un baston à la main on avoit mis Gabel au fort, l'Evesque, le Roy parloit de cecy avec tendresse, et toute cette Cour dit qu'il n'auroit pas tesmoigné plus d'émotion si la chose estoit arrivée à un de ses propres enfans. Néanmoins comme il est extremement sage et modéré il ne me dit rien sinon d'escrire au Roy (de France) de cette affaire ». (*Dannemarc* (12) ms. cit. : Lettre de Courtin à Lionne, de Copenhague le 31 janvier 1665).

tice pour un gentilhomme de Lunebourg qui avait été attaqué à Blois (52).

Tour à tour acteur et spectateur de ces divers évènements, il y a puisé en grande partie l'inspiration du *Traité du Point d'Honneur*. Mais ici encore, il subit l'influence de certains auteurs anciens et contemporains. Il cite en effet très souvent au cours de son traité Aristote, Cicéron, Plutarque et Tacite. Il puise son inspiration religieuse dans *l'Ancien et le Nouveau Testament* et chez les Pères de l'Eglise. Cependant, c'est la pensée de Sénèque, pour ce qui a trait à la morale individuelle et celle de Grotius, en ce qui concerne les rapports sociaux, que l'on sent présentes presque à chaque page dans ce traité.

Vers 1657, Courtin a probablement eu l'idée de composer un ouvrage uniquement religieux. Nous le voyons préoccupé par les problèmes posés par le Jansénisme. Il prend nettement position en leur faveur contre les Jésuites(53). Or nous trouverons dans l'ouvrage posthume de « *L'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel* » des pages entières consacrées à la grâce et à la prédestination ; l'inspiration janséniste y semble évidente. Courtin a d'ailleurs lu avec beaucoup d'intérêt Pierre Nicole, qu'il cite dans son œuvre. Mais c'est seulement dans *L'Esprit du Saint Sacrifice de l'Autel*, que cette défense du jansénisme reflète une profonde et sincère conviction. De même certains passages de ce traité révèlent qu'il a probablement eu connaissance d'un ouvrage de La Mothe le Vayer intitulé « *De la Vertu des Payens* » paru antérieurement. Quant aux

(52) *Dannemarc* (12) ms. cit.: Sa lettre à Lionne, de Copenhague le 10 janvier 1665.

(53) *Gallica* 1657-1660: Sa lettre à Gustave X, de Paris le 11 décembre 1657. Cf. Documents photographique fig. 3.

détails liturgiques purement extérieurs : ordre du cérémonial, traditions religieuses, ils lui ont été fournis au cours de sa carrière par les cérémonies religieuses officielles auxquelles il assistait souvent. Il signale dans ses lettres surtout les *Te Deum* d'actions de grâce à l'occasion des victoires.

L'autre ouvrage posthume de Courtin, la traduction du *Droit de la Guerre et de la Paix* semble lui avoir été inspiré dès 1648 par sa participation à la guerre d'Allemagne avec le prince Charles Gustave, héritier présomptif du trône de Suède. « Il suivit Monseigneur le Generalissime pendant toutes ses marches en Allemagne, le siege de Prague, la consommation de la Paix à Nurnberg »⁽⁵⁴⁾. Il participa à d'autres campagnes⁽⁵⁵⁾, pendant lesquelles il a beaucoup souffert⁽⁵⁶⁾ et il eut ainsi l'occasion de réfléchir sur la législation de la guerre. S'il a traduit le traité du *Droit de la Guerre et de la Paix*, c'est non seulement parce qu'il a vu de

(54) *Gallica* 1655-61: Estat général et en abrégé de la conduite et des services que le Sr. Antoine de Courtin a eu l'honneur de rendre à la Couronne de Suède depuis le mois de juin 1648. Faict à Paris le 25 mars 1661 (autobiographie).

(55) « Le Secrétaire de Courtin en l'année 1655 ayant eu l'honneur de venir par ordre de sa Majesté (Charles Gustave) la joindre prez de Cracovie et la suivie pendant toute la guerre de Pologne, excepté son séjour à Elbing à cause de la perte de son équipage qui fut brulé à Schippenbeil » (*Gallica* 1665-61: Estat des finances et de la conduite du Secrétaire Courtin. Faict à Paris le 7 novembre 1659 (Autobiographie).

(56) « Il fut expédié à Frawenburg le 8 septembre 1656 pour le voyage de France. Estant party de Frawenburg le dict D.C. fut pris en mer dans un vaisseau de Lubeck par les Dantziquois et mené prisonnier dans le fort de Weisselmundt où il fut trois mois... Estant eslargy par son adresse et les bons offices de ces amys qui se rencontrèrent alors à Dantzic... se rendit à Stetin » (*Gallica* 1655-61: Estat general et en abrégé ms. cit.)

ses propres yeux la guerre et ses injustices, mais encore parce que ce sujet lui a inspiré une longue correspondance et de longs entretiens, surtout dans les querelles intestines entre le Danemark et la Suède⁽⁵⁷⁾. Courtin fut chargé de transmettre les nouvelles et les négociations. Il informait régulièrement Gustave X des nouvelles de la guerre entreprise par la France contre l'Espagne⁽⁵⁸⁾ et surtout du siège de Dunkerque⁽⁵⁹⁾ car il fut témoin de sa reddition⁽⁶⁰⁾. Il conseille judicieusement Charles Gustave à propos du traité de paix avec le Danemark. Ainsi, Courtin a pris une part active aux guerres et aux négociations ; ses connaissances juridiques furent, par conséquent, toujours mises à l'épreuve de la réalité. On comprend alors pourquoi il s'est tellement intéressé aux œuvres du juriste Grotius. Celui-ci représente l'aspect légitime de la guerre et les tendances pacifistes, qui s'accordaient particulièrement bien avec le christianisme de Courtin. En traduisant le *Droit de la Guerre et de la Paix*, Courtin travaillait lui-même à propager ces idées auxquelles il tenait d'autant plus qu'il en avait vu l'utilité au cours de ses nombreuses participations aux guerres de son temps et aux

(57) *Gallica* 1657-1661 : Lettre de Courtin à Gustave X de Paris, le 6 mars 1657.

(58) *Gallica* 1657-60 ms. cit. : Ses lettres du 22 et 29 juin du 3 et 28 septembre et du 11 décembre 1657, du 23 juin du 7 et 24 juillet, du 13 et 28 août, du 9 et 17 septembre et du 19 novembre 1658 ; du 1er et 15 avril, du 6 et 13 mai, du 17 et 24 juin 1659.

(59) *Gallica* 1657-60 ms. cit. : Ses lettres de Calais, le 2, 5 et 12 juin 1658.

(60) *Gallica* 1657-60 ms. cit. : Sa lettre à Gustave X, de Dunkerque le 16 juin 1658.

négociations de paix. Ainsi, même si nous ne pouvons situer la date exacte de ce projet de traduction, nous pouvons dire que ces préoccupations l'accompagnèrent dans toute sa carrière et cela démontre une fois de plus le lien étroit entre la vie et l'œuvre de cet écrivain.

Enfin quoique Courtin ne fasse aucune allusion dans sa correspondance aux questions de langage ou d'éloquence soulevées dans *L'Art de devenir éloquent*, il semble qu'il ait dû souvent méditer sur l'art d'écrire en rédigeant ses nombreuses lettres avec tant de soin. Son *Traité de la Civilité* est parsemé de conseils sur le style et la conversation. *L'Art de devenir éloquent* était indispensable pour compléter l'éducation d'un parfait honnête homme. Bien parler était nécessaire « aux personnes polies » pour réussir dans la vie. Ajoutons que Courtin a probablement subi l'influence de la société de son temps qui portait un intérêt passionné aux questions de langage à cette époque où s'élaboraient les règles de la langue classique.

Seul pour nous un problème demeure sans solution précise : à quelle époque Courtin a-t-il conçu le projet du *Traité de la Jalousie* ? Cet art d'entretenir la Paix dans le Mariage est probablement fondé lui aussi sur une expérience personnelle du mariage, mais à aucun moment ou presque, Courtin ne fait allusion à des problèmes personnels concernant sa vie de famille. Il se montre extrêmement réservé là-dessus et le *Traité de la Jalousie* demeurera toujours pour nous sans lien apparent avec sa vie personnelle. Peut-être en a-t-il eu l'idée première au moment où à la Cour de Suède, la fréquentation d'un milieu cartésien l'incitait à continuer une analyse commencée dans le *Traité des Passions de l'Ame*. Toujours est-il que si la source

intellectuelle nous est connue, la source affective nous demeure cachée.

Ainsi l'œuvre de Courtin s'allie étroitement à toutes les circonstances de sa vie. Les lectures, certes, ont également contribué à son élaboration mais elles viennent après l'expérience vécue. Si Courtin lit Grotius, c'est parce que des problèmes précis à propos de la guerre et de la paix se sont posés à lui au cours de sa carrière. S'il admire Cicéron, c'est parce que la vie civique a été pour lui de première importance, il en va ainsi pour tous les auteurs dont il s'inspire. Le résultat harmonieux de cette conjonction de la culture et de la vie est précisément cette œuvre morale riche et attachante qui est l'objet de notre étude.

Kamal Farid



LE RETOUR

Il était près de midi... Les rayons enflammés du soleil frappaient le sol comme des coups de fouet répétés et lانسinants. J'essayais de protéger mon dos avec un bout d'ombre que m'offrait généreusement un mur qui, après m'en avoir fait cadeau, le retirait peu à peu m'obligeant à le suivre autant que me le permettait la corde attachée à mon cou et dont l'autre bout était fixé à un bloc de pierre.

J'étais couchée dans la poussière, haletante, la langue pendante, quand à travers les barreaux de fer de la grille mes yeux à demi-fermés tombèrent sur un nuage de poussière soulevé par une voiture qui s'arrêta devant la porte.

N.D.L.R. — Youssef El-Sebaï est né au Caire le 10 Juillet 1917. Son père fut un des pionniers de la Renaissance intellectuelle moderne en Egypte. Ses premiers contes furent publiés en 1933 alors qu'il était encore à l'école secondaire. En 1937 il sort de l'Ecole Militaire et il est nommé officier dans la Cavalerie.

Il a obtenu par la suite la licence de journaliste à l'Université du Caire et prépare un doctorat sur le conte journalistique.

Youssef El-Sebaï a déjà publié trente livres de contes de nouvelles et de pièces de théâtres. Principales œuvres : **Spectres, Ces âmes, Dans le monde inconnu** etc...

Youssef El-Sebaï est actuellement secrétaire général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

Une haute silhouette aux larges épaules apparut derrière le nuage. L'inconnu d'un geste décidé referma la portière de la voiture puis poussant la grille il entra.

Moursi courut vers lui, petit et maigre dans sa galabieh râpée. Debouts, les deux hommes discutaient tandis que l'état de langueur et de mollesse où je me trouvais me poussait à m'accrocher au bout d'ombre dans lequel j'étais blottie sans prendre la peine de souhaiter à l'arrivant la bienvenue ou d'aboyer.

Le nouveau venu ne se tourna pas vers moi, ne sentant même pas ma présence. Il continua son chemin tout en parlant et en désignant de la main tel ou tel endroit pendant que mon maître le suivait docile, jusqu'à ce qu'enfin leurs pas les menèrent là où j'étais couchée. Je vis l'homme montrer le coin poussiéreux entre les deux murs et dire :

— Ce coin a besoin de soins. C'est l'endroit le plus laid de la cour, plein de poussière et de saletés. Pourquoi ne plantez-vous pas ici une végétation quelconque qui vous servirait et qui lui donnerait un peu d'éclat ? Vous pouvez y répandre au moins les pots de fleurs que vous avez entassé en une seule place et recouvrir ainsi cette surface poussiéreuse...

Moursi expliqua : — J'ai voulu lui faire de la place... et éloigner d'elle les pots de peur qu'elle ne les casse avec ses pattes...

L'autre demanda étonné : — Faire de la place ? A qui ?

— A la chienne...

— La chienne ?...

Il regarda surpris l'endroit que Moursi avait désigné et son regard tomba pour la pre-

mière fois sur moi. J'étais étendue par terre collée à l'ombre au pied du mur, sale et dégoûtante. Une couche de boue sèche me couvrait le corps car je m'étais roulée mouillée dans la poussière. Le cou tendu, mon museau noir posé sur le sol, des saletés répandus autour de moi...

Je représentais à coup sûr le spectacle le plus laid de la cour du nouveau caveau auquel — comme je l'appris plus tard — il consacrait tous ses efforts ; il désirait l'arranger, l'embellir, planter des fleurs partout pour lui donner une beauté qui ferait oublier la solitude et la tristesse qu'il inspirait.

Je continuais à le dévisager couchée, hale-tante, la langue pendante. Pour la première fois nos regards se croisèrent, chacun fixa l'autre d'un œil étonné, mais quel différence entre les deux regards... Son étonnement reflétait le dédain, le mépris et le désaveu... Le mien était empli d'admiration, de respect pour sa taille imposante et son doux visage...

Son examen ne dura pas longtemps, il dit faisant la moue :

— As-tu besoin d'elle ?

— Elle aide à monter la garde.

— La garde ?... Cette chienne peut monter la garde ?

Le sentiment de mon insignifiance augmenta quand fixant mon corps décharné, il continua moqueur :

— Elle est incapable de garder quoique ce soit. Elle est trop jeune... Personne ne lui prêterait attention...

— Demain elle grandira et deviendra bonne à tout. Elle est de bonne race. Je l'ai ap-

portée jeune pour qu'elle s'habitue à l'endroit et qu'elle y demeure...

Il ne semblait pas très convaincu que ma présence fut indispensable. La note de malpropreté que j'ajoutais à la place dépassait à son avis tous les services que je pouvais rendre. Quelle utilité, actuelle ou même future, présentais-je à sa vue ?

Moursi continuait à assurer de mon dévouement :

— Elle aboie parfois contre les étrangers...

L'homme disait vrai, aboyer ne m'était pas difficile. J'éprouvais un peu de remords de ne pas avoir aboyé à son arrivée pour lui prouver mon talent... Dans tous les cas, la prochaine fois il verrait... s'il me gardait...

Je le vis se diriger vers la porte sans me jeter un autre regard. Je surveillais ses pieds qui frappaient le sol avec confiance, force et calme, la poussière du chemin avait recouvert ses souliers brillants. Je l'entendis dire en montant en voiture :

— Je ne veux pas voir ce coin sale la prochaine fois.

— Dois-je la chasser ?

Il n'y avait pas de doute que ce « la » me désignait et que la réponse que prononcerait ses lèvres déciderait de mon sort... J'aurais détesté errer une seconde fois, être de nouveau sans toit et sans nourriture. Après un moment de silence j'entendis la sentence :

— Laissez-la, mais nettoyez cet endroit autour d'elle.

Grâce à Dieu ! Bon visage, bonne âme, dit-on. Je ne m'attendais pas à moins de sa part.

Ce doux visage ne saurait causer aucun mal. Je suis amoureuse de lui...

Moursi se mit à exécuter les ordres du maître... son maître, mon maître... et le maître du caveau. Il me transporta de mon coin poussiéreux, le nettoya et le couvrit de pots de fleurs... Puis s'approchant de moi il nettoya la boue qui me couvrait et lava l'écuelle où je mangeais, en bredouillant :

— Il déteste la saleté... Gare à toi si tu te roules encore dans la poussière... et attention à ne pas casser les pots... tu te nuirais à toi-même.

De toutes mes forces, j'essayais de suivre ces conseils et d'être une créature propre et utile qui ne brise pas tout ce qui l'entoure.

Quelques jours après le maître vint, de bon matin cette fois. Le soleil levé à l'horizon atteignait à peine de ses rayons le sommet des coupoles des mosquées. J'étais encore libre dans la cour, mon cou n'était pas encore attaché à la pierre. L'air frais du matin faisait couler dans mon corps un sentiment délicieux de vie et d'énergie... Je bondissais dans les allées, dessinées autour du parterre de fleurs qui se trouvait au milieu de la cour en face de la coupole du caveau. Je surveillais Moursi qui arrosait les fleurs, arrachant les feuilles sèches et les mauvaises herbes.

Son arrivée fut annoncée par le klaxon de l'auto, puis par le nuage de poussière et le claquement de la porte de la voiture qu'il repoussa derrière lui en descendant pour se diriger vers la cour...

Je sentis en le voyant une forte joie m'envahir que je n'essayais pas d'étouffer. Je courus vers lui agitant la queue, prise d'une im-

mense allégresse, frottant ma tête à ses pieds avec tendresse, pour lui que je reconnaissais et que j'aimais...

Je m'attendais à ce qu'il réponde à mon salut, qu'il remarque que j'étais devenue une créature différente de celle qu'il avait méprisée la fois précédente, sale et paresseuse... Et qu'il me récompensât en me caressant la tête ou le dos. Mais il ne me voyait même pas, il marchait dans la cour s'adressant à Moursi désignant les pots de fleurs et le gravier... Puis il se dirigea vers la nouvelle coupole qui s'élevait au-dessus des récentes constructions...

— Le marbre a besoin d'être frotté et les dalles d'être lavées pour enlever les tâches d'huile laissé par le graveur...

— Je les enlèverai aujourd'hui, s'il plait à Dieu...

— Qu'a fait le tailleur de pierre avec les pierres tombales.

— Il les a trouvées plus larges que l'ouverture de l'escalier... Un ouvrier viendra aujourd'hui pour tailler l'un des bouts afin qu'on puisse les ajuster à l'ouverture.

— Je vous prie de les presser... Il n'y a pas de raisons que le caveau demeure ouvert ainsi. Nous voulons en finir...

— Nous le fermerons, si Dieu veut, dans deux jours après avoir arrangé les pierres tombales et apporté du sable blanc pour en recouvrir la terre...

— Est-ce indispensable ?

— Naturellement... Pour que la terre soit propre et tendre...

Au cours de la conversation, les deux hommes s'étaient déplacés, ils étaient arrivés en fa-

ce de l'escalier menant à l'intérieur de la terre. Le maître descendit au fond du caveau propre et vide, suivi par Moursi... et moi sur leurs traces...

Le silence régna un moment... Il semblait rêveur puis il rit d'un rire bref et moqueur et se tourna vers Moursi souriant :

— Voici la dernière demeure... On nous y déposera l'un après l'autre.

— Que Dieu vous prête longue vie, monsieur.

— Qu'il la fasse longue ou courte... nous devons un jour retourner ici.

Il alla vers l'escalier, monta les marches d'un pas fort et calme et se dirigea vers la grille de la cour tandis que je me frottais toujours à ses pieds, espérant, mais en vain, lui voler un regard.

Je refusais d'être négligée par lui à ce point... je me précipitais vers le chauffeur de la voiture en aboyant pour prouver que je pouvais monter la garde et que je savais distinguer entre lui et les autres. Mais ma tentative pour attirer son attention échoua. Il monta en voiture et salua Moursi d'un geste... Aboyant d'énervement et de déception, je contemplais les roues tourner soulevant la poussière.

Il revint souvent, au cours de cette période, pour surveiller les travaux à l'intérieur de la coupole et dans la cour, jusqu'à ce que le sable fût répandu, les pierres tombales posées, le nom accroché à la grille, les taches de peinture et de construction nettoyées et que tout le travail approchât de la fin...

Nos rencontres répétées, les marques d'amour et de tendresse que je lui manifestais en

agitant la queue ou en me frottant à ses pieds ne parvinrent pas à fléchir sa dureté, à adoucir sa réprobation. Ses pieds remuaient durement sans se soucier de moi. Pas de saluts ni de caresses... pas même de coups ou d'insultes. Je n'existais pas à ses yeux. Quand l'amour me submergeait, quand je me précipitais vers lui posant ma patte sur sa jambe... c'était Moursi qui me frappait et me repoussait du pied loin du maître. Lui, ne bougeait pas d'un cil comme s'il ne me voyait pas.

J'ignorais ce qui lui déplaisait en moi, la cause de son indifférence et de sa réprobation... J'étais devenue propre, utile... j'aboyais. Je ne crois pas être beaucoup plus laide que les autres chiens... Je pensais même avoir embelli lorsque Moursi m'eut entouré le cou de ce collier bleu, grâce auquel je voulus attirer son attention en me précipitant vers lui pour le lui montrer. Mais il passait fier et je ne récoltais de sa part que déception et refus...

Pourquoi agissait-il ainsi ? Il est mon maître et je l'aime. Je ne ménage aucun effort pour lui montrer mon amour... Je fais pour lui tout ce qui est en mon pouvoir, veillant la nuit pour monter la garde, aboyant contre tout étranger.

Pourquoi donc ne fait-il pas attention à moi... pourquoi ses pieds passent-ils devant moi sans s'arrêter... pourquoi ne me siffle-t-il pas ou ne me sourit-il pas comme les autres, ceux à qui je ne demande pas de sourires ni de caresses...

Pourquoi ce désaveu et ce mépris ? Est-ce à cause de ma petite taille, de ma faiblesse, de ma maigreur ?

Oui... Oui... c'est ça la raison, n'ai-je pas

entendu de mes propres oreilles Moursi dire une nuit à sa femme :

— Je ne comprend pas pourquoi cette chienne ne grandit pas. Elle n'a pas changé depuis le jour où je l'ai apportée. Elle doit être d'une espèce naine, qui ne grandit pas.

Et sa femme de répondre :

— Oui, oui, tu as fait une bêtise en l'apportant ; c'est dommage de l'élever, il faut chercher une autre chienne capable de monter la garde...

Je sentis mon cœur battre à coups redoublés, ma gorge se serra, mais je me calmais quand Moursi poursuivit :

— Non, non ! C'est une bonne chienne fidèle et elle peut aboyer comme n'importe quelle grande chienne. C'est tout ce que nous lui demandons.

La femme et l'homme se turent. Je compris que le terrible danger était passé. Mais les traces de leurs paroles m'étouffaient encore et laissaient dans mon cœur une douloureuse marque d'amertume...

Je suis donc petite, une « naine » qui ne grandit pas, qui ne grandira jamais : c'est donc là la raison du dédain de mon maître.

Je ne ressemble pas aux autres chiens, je suis petite, minuscule, méprisable !

Je passais une nuit triste, malheureuse, désespérée. J'avais compris que je ne compterais jamais pour lui et qu'il était ridicule d'attendre de sa part une réponse à mon amour, à ma fidélité.

Après l'achèvement de la construction et la fin des travaux, ses visites s'espacèrent. Il venait chaque mois payer à Moursi son salaire

et se promener dans le jardin qu'il avait fait planter, surveillant les arbres qui se couvraient de feuilles, les fleurs qui poussaient, le lierre qui avait rampé sur le mur, le couvrant d'un éclatant manteau de verdure.

Il s'arrêtait rêveur pour contempler le beau caveau vide et propre, mais sa rêverie n'était pas empreinte de crainte ou de tristesse. La mélancolie qu'inspirent les tombes se dégage de leur délabrement et de leur retrait... Lui, il aimait les jolies fleurs et les plantes, et l'allégresse des fleurs avait effacé en lui la tristesse des tombes. Il commençait à aimer l'endroit, y sentant l'attraction du lit et le repos d'une place sûre.

S'il pouvait m'aimer comme ce caveau ou me désirer comme lui... Ne suis-je pas sa gardienne ? Ne suis-je pas son honnête servante fidèle... Est-ce que je ne l'aime pas ? N'est-ce pas notre devoir d'aimer ceux qui nous aiment ? N'avons-nous pas ce droit sur eux ?

Quel mal y aurait-il s'il m'aimait ? S'il me souriait ou me caressait... un seul instant... s'il me prenait la tête dans sa main, une seule fois... à chacune de ses visites. Ceci me suffirait amplement, mon ambition ne va pas au delà.

Mais j'espérais en vain. Il persista à m'ignorer à me négliger et je m'entêtais dans mon amour et ma tendresse... Je ne pouvais combattre son mépris par le mien... mon amour était le plus fort, ma volonté, la plus faible... Dès que je l'apercevais, je courais vers lui me frottant à ses pieds, me couchant sur ses souliers...

Mon désir transforma mes aboiements en

lamentations et en pleurs. Le temps passa... Mon âme s'habitua à cet amour méconnu, désespéré, qui n'exigeait aucune réponse ou attention... Toute ma vie se limita à frotter son pied... à flairer ses souliers...

Mon âme s'habitua à cet état de choses... Et puis un jour il vint chez nous, mais il n'était pas seul, il était accompagné d'un convoi de voitures parmi lesquelles se trouvait une voiture noire, fermée.

Il descendit avec une foule de personnes dont quelques unes transportaient une caisse close qu'ils avaient sortie de la voiture noire... J'accourus vers lui pour le recevoir au milieu de la foule me frottant à ses pieds, sautant sur ses jambes... Comme d'habitude il ne fit pas attention à moi. Ses pieds passèrent à côté de moi indifférents comme toujours... mais cette fois-ci je remarquais dans ses pas quelque chose d'étrange. Ils étaient lents et lourds, ils ne possédaient plus cette confiance, cette sûreté, cette force... Il paraissait malade ou triste, il avait quelque chose... je le suivais me frayant un chemin entre les pieds et les jambes...

La cour se remplit, les gens allaient et venaient. Il s'était assis dans un coin retiré le visage plongé dans ses mains et je me couchais entre ses pieds. Je surveillais les autres en train de sortir un objet de la caisse, ils descendirent ensuite avec leur fardeau l'escalier menant sous-terre après avoir découvert l'ouverture du caveau en enlevant les blocs de pierres que Moursi avait appelé « pierres tombales ». Puis je les vis remonter les mains vides et remettre les pierres tombales à leur place.

J'aperçus ensuite quelques hommes, très

maigres, ressemblant à Moursi s'asseoir devant le caveau, se balancer en avant et en arrière en prononçant des mots rapidement à la suite les uns des autres auxquels je n'ai rien compris. Finalement ils prirent de l'argent et s'en allèrent...

Peu à peu, les gens commencèrent à quitter la cour et les voitures partirent l'une après l'autre...

Enfin, l'endroit se vida de tous ceux qui s'y trouvaient, il ne restait que lui seul... et moi naturellement... si l'on me compte comme une créature dont on sent l'existence.

Il était demeuré dans son coin retiré, la tête posée dans sa main dans un profond silence. Son dos paraissait voûté et ses épaules larges et droites s'étaient affaissées comme s'il portait un lourd fardeau.

Il se leva et je vis ses pieds se déplacer avec ces mêmes pas lourds et lents que je ne lui connaissais pas avant ce jour. Il marcha vers le tombeau jusqu'à la barrière de marbre, il s'effondra sur ses genoux, la tête enfouie dans ses bras qu'il appuyait sur la borne. J'aperçus son corps trembler. Jusqu'à ce moment je n'avais jamais vu pleurer, mais dès que je vis ce spectacle, je me trouvais en train de pleurer. Je pleurais à cause de ses larmes et de sa tristesse... je pleurais parce que je me sentais impuissante devant sa douleur...

Tout ce que je pus faire fut de me glisser entre ses jambes, de me coucher sur ses genoux et de m'associer à ses pleurs et à son chagrin...

Quand il cessa de pleurer... il se retourna vers l'endroit vide et silencieux n'y découvrant personne sauf moi entre ses genoux.

Il tendit la main vers moi... je m'attendais à ce qu'il me saisisse par le cou et qu'il me lance au loin... Je jure que je ne me serais pas fâchée s'il l'avait fait, le chagrin m'ayant encouragé à me conduire d'une manière inconcevable...

Mais sa main ne me serra pas le cou... elle se tendit pour me traiter d'une façon qui comblait tous mes désirs... Elle passa sur mon corps, caressa mon dos avec une grande douceur et beaucoup de tendresse.

Oui, pour la première fois, il fit attention à moi. J'étais heureuse, d'un bonheur que son chagrin et le mien ne parvenaient pas à étouffer. Je commençais à sentir que je comptais pour lui, que j'étais arrivée à calmer un peu sa douleur, à adoucir un peu sa tristesse.

Quand il quitta l'endroit de ses pas lourds et tristes, je lui fit mes adieux et mon espoir était de ne jamais le quitter...

Il revint souvent après ce jour-là au tombeau... Ses visites n'étaient plus pour se promener dans la cour vide ou pour contempler les fleurs et les arbres, il venait pour nous tenir compagnie... je veux dire moi et l'être cher qu'il avait laissé avec moi... et que je gardais précieusement...

Quand je dis moi et l'être cher, ce n'est pas par orgueil ou par une illusion particulière aux amants. Je sentais qu'il venait effectivement pour moi, j'étais la première créature qu'il rencontrait à son arrivée... Il se baissait pour me prendre entre ses mains et pénétrer avec moi dans la cour. Nous nous asseyions ensemble en face du tombeau, silencieux, mêlant notre tristesse et nous consolant mutuellement...

Les jours passaient et son attachement pour moi grandissait... les expressions de son amour devenaient plus claires. J'étais petite et maigre, mais je sentais qu'avec ma petite taille, je lui étais plus nécessaire que les nombreuses personnes qui l'entouraient et qui plus grandes que moi lui étaient moins fidèle et moins aimantes...

A chacune de ses visites, je ne voulais plus le quitter, je voulais sauter dans la voiture et le suivre partout, mais je craignais de me perdre dans sa vie agitée où plusieurs autres partageraient son amour. Je préférais demeurer dans mon univers vide, où personne ne me disputait sa tendresse, où je le rencontrais seule, tous les autres l'ayant quitté pour plonger dans leurs vies agitées.

Le temps passa... Les pierres tombales s'ouvraient et se refermaient pour laisser descendre sous terre une autre personne chère. Chaque fois la cour se remplissait d'une foule de gens qui se dispersaient après la cérémonie habituelle et il ne restait plus personne dans l'endroit solitaire que lui et moi. Je le consolais, séchais ses larmes, frottais ma petite tête à ses pieds et recevais ses tendres caresses et ses douces calineries...

Je m'habituais ainsi à l'arrivée et au départ des convois et à accueillir au milieu de la foule ses pas devenus plus lourds, son dos plus voûté, ses épaules plus affaissées...

Un jour un convoi arriva, un de ces convois que précédait la voiture noire... Les voitures s'arrêtèrent devant la porte, je courus vers elles pour le chercher parmi la foule qui se dirigeait vers la cour... C'était un jour d'hi-

ver, le soleil était invisible, il glissait dans son parcours caché derrière des nuages épais et sombres. Le vent soufflait par grandes et fortes bouffées, l'atmosphère étouffante annonçait une pluie torrentielle...

C'était un jour poussant à la mélancolie; un soleil noir, un vent furieux, un ciel au bord des larmes...

Les jambes de la foule m'entourèrent tandis que je me frayais un chemin entre elles, le cherchant... L'une après l'autre elles passaient à côté de moi sans que je ne le trouve parmi elles.

Je courus à droite et à gauche, cherchant... cherchant... Rien ne m'était plus facile que de le découvrir d'habitude, mais cette fois je n'y arrivais pas!

J'aboyais... peut-être m'entendrait-il et m'appellerait-il, mais personne ne me répondit.

Je m'étonnais de son retard... Jamais je ne l'avais perdu de la sorte... Il n'avait jamais manqué une seule fois ces convois...

Soudain, en me retournant, j'aperçus la caisse portée sur les épaules, un frisson me parcourut le corps...

Était-ce possible? Est-ce vraiment possible qu'il ne soit pas venu avec le convoi?

Il ne s'était jamais absenté... Je compris. Il était en effet venu mais porté, cette fois, et non à pieds...

Oui, c'est lui... je le reconnaitrai toujours, serait-il au milieu de milliers de personnes..., caché derrière des centaines de murs et d'obstacles... Je reconnaitrai son odeur... je remarquerai son parfum...

J'aboyais fortement... je n'aimais pas qu'ils

l'aient amené sur leurs épaules. Ils allaient maintenant partir et le laisser tout seul.

Non... Non... je resterais avec lui.

Je me frayais un chemin vers le bas, me glissant entre les jambes et là je les vis le coucher dans la terre et le recouvrir de poussière. Je crus entendre sa voix dire, riant et moqueur : « Il nous faudra y retourner... »

Tout le monde remonte... Je me cachais aux regards dans un coin sombre...

Même s'ils le laissaient... et ils l'avaient déjà fait auparavant, moi, je resterai avec lui... pour toujours !... à jamais !...

Cette nuit-là, Moursi chercha en vain sa chienne, puis il s'habitua à entendre sa voix chaque nuit qui aboyait et hurlait...

Et lorsque le convoi retourna une autre fois et qu'on souleva les pierres tombales pour descendre un nouveau visiteur, on découvrit un petit squelette... On ne sut jamais à qui il appartenait... ni d'où il venait...

Youssef el Sebäi
traduction française
de Fouad Saad

BON REVEIL !

LA BOITEUSE

Mes amis m'accusent d'être un compagnon désagréable. Assis avec eux, je garde les yeux baissés comme un aveugle suivant la conversation mais m'y mêlant rarement. Si je lève la tête mon regard interrogateur, insistant, scrutateur se fixe sur leurs visages ou leurs yeux les gênant considérablement, il n'est donc pas étonnant que mon expression soit souvent rêveuse, mes yeux attirés ça et là.

Ce jour-là, regardant à travers la fenêtre j'aperçus la silhouette de la boiteuse qui arrivait, sérieuse, les lèvres pincées, les sourcils

N.D.L.R. — Voir la première partie dans le No. de décembre 1957 et Janvier 1958.

Yéhia Hakki est né au Caire en 1905. Etudes de Droit à l'Université Egyptienne. D'abord avocat, il entre dans l'Administration. En 1927, il est nommé Secrétaire de Préfecture à Manfalout, en Haute Egypte. En 1929, il entre au Ministère des Affaires Etrangères, où il devient, après une longue carrière, ministre plénipotentiaire en Lybie. Il est actuellement Directeur Général de l'Administration des Arts au Ministère de l'Orientalion Nationale. Les principales œuvres de Yéhia Hakki sont des recueils de contes et de nouvelles : **La lampe à huile** (1944), **Boue et Sang** (1955), **La mère des estropiés** (1955). L'œuvre que nous publions aujourd'hui, parue en 1956, est la plus longue de l'auteur. Cependant, fidèle à son génie de conteur, Yéhia Hakki l'a composée de petites pièces indépendantes et son unité est plutôt impressionniste et orchestrale. « La Revue du Caire » a déjà publié de Yéhia Hakki **La lampe à huile** (nov. et déc. 1953) et **Le Facteur** (sept. à déc. 1956).

froncés, la tête légèrement penchée sur sa poitrine, sa jambe courte frappant le sol fortement et furieusement. Un moment après, la porte de la taverne s'ouvrait à deux battants poussée par un terrible ouragan.

La boiteuse entra cherchant son mari ; sans doute l'avait-elle vu, elle aussi, par la fenêtre assis dans le coin le plus retiré de la taverne ; c'était sa place préférée et il venait toujours s'y asseoir lors de ses rares visites. La boiteuse ne venait pas chercher simplement son mari, elle voulait pérorer, prêcher et nous gronder tous. Elle savait que lorsqu'elle mettrait la main sur son homme le tirant derrière elle, il la suivrait obéissant et humble, les yeux à terre, donnant libre cours aux rires et aux plaisanteries des habitués, qui rendaient inefficaces ses discours. Elle délaissa donc ses recherches et tourna parmi les tables s'arrêtant à chacune d'elles, dévisageant les hommes attablés, secouant son poing devant la figure de celui-ci, lui reprochant ses cheveux gris, cognant légèrement la poitrine d'un autre lui rappelant son indifférence pour sa mère vieille et malade, tordant presque l'oreille à un jeune homme, le tançant pour le nombre de ses dettes et la sale renommée qu'il s'était faite dans le monde. Personne ne se fâchait, ils la trouvaient tous sympathique voyant ses yeux malicieux rire avec eux. C'était une comédienne jouant un rôle qu'elle aimait, désirent à tout prix réussir son personnage.

Elle aperçut le tavernier se diriger vers le bar. Elle se précipita, sa main s'agrippa au cou de l'homme au risque de renverser les verres qu'il transportait ; elle lui adressa la parole avec un accent pur et en langue littéraire :

— Vous êtes la source du mal et la cause du malheur de ce bon village. Vos agissements ont attiré sur vous les moqueries des habitants de la région entière. Malheur à vous ! N'avez-vous pas honte ? Dans le temps c'était les étrangers seuls qui ouvraient les tavernes dans nos campagnes, gâtant ainsi nos habitudes et soutirant notre argent par l'alcool et le jeu. Dieu soit loué, nous nous sommes débarrassés d'eux, de leurs maux et de leur pouvoir. Comment, vous qui êtes du village, avez-vous suivi leurs traces en nuisant à vos frères. Votre religion ne vous défend-elle pas d'agir ainsi ? Êtes-vous dénué de caractère et de honte ?

« Cochonne, salonne, abousir » (cochon, salaud, imbécile), c'est du moins les mots que nous entendîmes. Nous avons compris qu'elle l'insultait en une langue étrangère que nous ne connaissions pas, étant gens simples.

— Cela suffit, répondit le tavernier. Je n'oblige personne à venir ici et j'ai autre chose à offrir à mes clients que l'alcool. Il y a du café, du thé et de la nourriture, s'ils le désirent. D'ailleurs, ils viennent ici pour vous fuir vous et vos semblables à qui rien ne plaît et qui ne savez causer que des ennuis. Si vous croyez que j'amasse dans ce métier une fortune importante, détrompez-vous ! Je ne gagne dans ce village béni que le juste nécessaire..

Elle lui répondit et ses paroles nous visaient :

— Que veut dire votre façon de délaisser vos femmes ? Les hommes vivant d'un côté et les femmes ensemble d'un autre. Si vous saviez quelle situation dégoûtante, les animaux même ne se conduisent pas de la sorte.

— Ainsi, lui dit en souriant un de ceux qui étaient là, vous êtes révoltée de ce que la taverne nous est ouverte et vous est défendue ? Votre colère s'apaiserait-elle si nous vous offrions une place parmi nous ?

— Que votre langue soit coupée, je ne suis pas assez vile pour me mêler à une bande de sauvages comme vous !

Elle ne put s'empêcher de rire, étonnée elle-même de son courage à nous insulter et de la vigueur de ses attaques. Elle demeura un instant sans bouger de place, sa colère refroidie, prise par l'atmosphère agréable de l'endroit, par l'odeur et la chaleur de la taverne. Elle semblait perplexe et nous vîmes son visage exprimer l'ennui de sa solitude et de ses éternelles parolotes avec les femmes. Elle aurait bien voulu passer la soirée avec nous, les hommes, pour parler d'autres sujets que les indispositions, les maladies, les prix de la viande et des légumes, elle aurait aimé que l'occasion lui soit offerte de nous exposer ses idées, ses connaissances et de nous lancer ses plaisanteries et ses taquineries innocentes. Elle aimait rire.

Elle tendit la main, prit sur l'une des tables un morceau de salaison qu'on sert avec le vin et le croqua, puis se rappelant la raison de sa venue, elle se dirigea vers son mari qui se cachait presque sous sa table, le tira par la main et sortit en le traînant derrière elle, tandis que nous riions à gorge déployée.

Cette infirme et son destin m'étonnent. Je ne connais pas exactement tous les détails de sa vie, mais j'ai appris qu'elle était de la capitale. Elle est née dans une famille nombreuse et pauvre et vécut sous le toit d'un parent riche

qui l'avait adoptée pour alléger sa famille d'un poid et dans l'espoir de trouver dans sa présence et sa tendresse l'oubli de la douloureuse privation de l'une des deux principales joies de la vie : la paternité. Il l'avait choisie parmi ses frères et sœurs justement à cause de cette infirmité qui avait atteint la fille en son enfance. Le cœur de l'homme en fut touché et il la recueillit. Il l'envoya dans de bonnes écoles où elle apprit à parler impeccablement notre langue littéraire et de plus à lire et à écrire une langue étrangère. Elle excella aussi dans la broderie, la couture et les travaux de ménage, (elle possédait l'art de bien arranger sa maison), et actuellement malgré sa pauvreté, son foyer et ses vêtements étaient les plus propres des ménagères du hameau. Ses habits bon marché mais bien coupés étaient agréables à regarder. Elle était notre seul recours quand une voiture de touristes étrangers s'arrêtait chez nous et qu'ils nous adressaient la parole en une langue incompréhensible. Elle nous traduisait aussi les feuilles en couleurs décorées de dessins qui nous arrivaient par la poste, nous apprenant que c'était des prospectus publicitaires de sociétés étrangères établies dans la capitale.

On croyait que son riche protecteur lui laisserait un héritage ou lui assignerait une partie de sa fortune mais celui-ci avait reporté de jour en jour sa décision, détestant penser à sa mort ou à la croire prochaine. La mort qui n'aime pas être prise à la légère fut plus rapide que lui et l'emporta un beau matin. Ses héritiers, des parents éloignés qui ne le voyaient jamais, chassèrent l'infirme qui partit les mains vides. Elle s'en retourna dans sa famille deve-

nue entretemps plus nombreuse et plus misérable encore.

Son mari était un jeune homme de notre milieu. Son père, petit employé dans la capitale était retourné au village après sa retraite. Je ne sais quels moyens avait trouvé cet homme, en se privant et en vendant ce qu'il possédait, pour envoyer son fils à la capitale faire des études d'arts et métiers. Il continua à l'aider jusqu'à la dernière année où son fils allait enfin présenter ses examens et obtenir son diplôme.

Le jeune homme habitait à proximité des parents de la jeune fille. Leur première rencontre eut lieu quelques jours après le retour de l'infirmes chez elle. Une semaine après ils se fiançaient, remettant le mariage jusqu'à l'obtention du diplôme et la découverte d'un travail. Certains sages du village déclarèrent qu'elle l'avait épousé parce qu'à cette période de sa vie, après le coup fatal qu'elle avait reçu, elle était désespérée, l'esprit ébranlé n'espérant plus être acceptée avec son infirmité et sa pauvreté par un jeune homme du milieu d'où elle avait été chassée. De plus, cultivée, bien élevée, gâtée par son protecteur elle ne supportait plus la maison familiale étroite et sale, pleine de mioches courant, pissant, pleurant, criant, jour et nuit. Elle cherchait le salut sous n'importe quelle forme et accepta la première offre qui se présenta, sachant qu'elle devait commencer au bas de l'échelle avec un mari dans un petit poste et qui allait progresser dans l'avenir. Son mariage, d'après eux, fut une sorte d'aventure sinon même un suicide. Du jeune homme, ils disaient qu'il n'aurait jamais espéré avoir une épouse pareille, lettrée et bien éduquée, les femmes ri-

ches devenues pauvres étant, d'après eux, les meilleures épouses si elles possédaient un bon caractère, sinon Dieu nous en garde, c'était une catastrophe ! Nos sages déclarèrent que voyant qu'elle le dépassait en science, en culture et en intelligence, le jeune homme crut avoir fait une bonne trouvaille et qu'y perdait-il ? Si après l'avoir épousée le mariage échouait, la porte du divorce ne lui était-elle pas grande ouverte ? Tel fut leur verdict, car à leurs yeux c'était un opportuniste et un aventurier. Des villageoises avancèrent que le jeune homme avait enjôlé la jeune fille lui décrivant un avenir charmeur, la trompant par des promesses innombrables qui s'écroulèrent en poussières : les femmes étant de tout temps les victimes des hommes. Les détractrices de la boiteuse dirent par contre : après tout une boiteuse qui épouse un bon à rien : « la main a trouvé son gant ».

Je ne pense pas de l'infirmes et de son mari ce qu'on en raconte, Dieu m'en garde, ce sont les plus aimants des époux. Le bonheur ne se trouve pas dans l'argent et la richesse mais dans l'accord de deux âmes. J'ai éprouvé la boiteuse et son mari, entrant parfois dans leur maison à l'improviste, je fus toujours heureusement surpris du calme et de l'intimité qui y régnaient. J'ai tenu compagnie au mari pendant mes jours de congé, y trouvant grand plaisir. Je peux donc témoigner que leur union il y a vingt ans, ne fut pas un suicide. Elle ne fut pas basée sur le mensonge et la tromperie mais sur l'amour, sinon elle n'aurait pas duré jusqu'aujourd'hui. On dira que je plagie les romans d'amour, qu'y puis-je si les cœurs de nos jours ont perdu la foi en l'amour et en sa plénitude, bien que la

vie n'en soit pas dépourvue, et si l'amour aujourd'hui ne naît et ne s'ouvre un chemin que parmi les doutes et la peur. Voici donc ce qui s'est passé entre eux, je rapporte les événements tels qu'ils sont arrivés car je hais le mensonge.

En ce temps-là, notre ami était encore à l'orée de sa jeunesse, une âme pure et innocente, un corps plein de vie, souple et dur, créé pour sauter et courir; chacun de ses mouvements était d'une élégance méritant d'être immortalisée par un sculpteur de génie. Sa poignée de main solide venait droit du cœur; on sentait en la serrant sa franchise et son honnêteté. Son visage ouvert, au nez fier, était plus beau encore par sa peau brune. Si on le rencontrait à n'importe quelle heure, on croyait qu'il venait juste d'arriver d'une longue promenade champêtre, lavé par le soleil, caressé par la brise, protégé et bercé par la nature comme un enfant par sa mère. Ses deux yeux emplis de joie et de confiance vous fixaient d'un regard ne recélant aucune peur, aucune hésitation. Il ne craignait pas la vie qui s'étendait devant lui comme une perspective de plaisirs sans aucun obstacle tant qu'il resterait dans le droit chemin.

La jeune fille, elle, se couchait chaque nuit sur un lit de soie, bercée par l'aisance et la sécurité, son sommeil passait léger et plein de beaux rêves. Le matin elle se levait comme une fleur couverte de rosée, attirante d'amour, possédant le don accordé par le Tout-Puissant de causer par son sourire le bonheur d'autrui, ce sourire furtif de ses lèvres qui continuait à briller longtemps dans les cœurs. Cette douce existence lui fit oublier son infirmité. Le réveil

fut brutal et cruel, elle s'écroula de haut sur sa jambe boiteuse; vivant parmi les heureux elle fut jetée au milieu des vaincus, d'une large abondance elle tomba dans une grande pauvreté, incapable de se défendre ce coup l'atteignit sans qu'elle le méritât. Il eut été mille fois préférable qu'on l'eût laissée dans sa misère première; elle n'avait pas couru derrière la fortune pour qu'on considère sa chute comme la punition de l'ambition, c'était la richesse qui s'était abattue sur elle comme un épervier fond sur les poussins et l'élevant à une grande hauteur l'avait lâchée sans avertissement sur le sol.

La boiteuse comprit que la vie était une mère qui d'un sein offrait le lait et le miel et de l'autre le poison et le fiel, et dont l'habitude, par une sagesse que nous ignorons, était de porter certains de ses fils d'un sein à l'autre. Si l'épreuve de l'infirme avait atteint des hommes forts, endurants, aimant la lutte, elles les aurait ébranlés fortement; certains même sont effectivement vaincus, d'autres en périssent lentement et leur histoire se raconte en exemple parmi les gens. Mais elle ne succomba pas et par Dieu, j'en suis fier pour elle. Elle fut le parfum exubérant qui purifié par le feu garde toujours son fond généreux. Elle comprit la force de la fierté et le sens de conserver la tête haute. Elle comprit que les infirmités du corps aussi graves fussent-elles sont sans importance, des accidents légers qui n'égratignent nullement l'âme. Elle sentit que la vie, hier, autour d'elle belle et paresseuse était la même, aujourd'hui, aussi belle et plus bondissante.

Ses regards tombèrent sur son jeune voisin; elle pressentit son âme pure et son corps

sain. Ses yeux à lui contemplèrent sa voisine, il discerna en elle une matière solide qui serait selon sa volonté un roseau pliant ou un appui de fer. Mais pourquoi faire mille tours et détours ? Pourquoi ne pas dire en un mot qu'ils s'aimèrent et furent persuadés que leur vie serait complète s'ils la partageaient. Elle savait qu'il était un pauvre campagnard, et lui comprenait que son destin était de rester boiteuse.

Ils acceptèrent la vie telle qu'elle leur était donnée. Mais croyez-vous que la vie les prit comme ils étaient ? Elle a parfois des accès que nous ne comprenons pas, une obstination énerveuse qui ne se prête pas à être analysée par la logique humaine, seule défense que nous possédions...

Le jeune homme quitta un matin sa maison et se dirigea vers son école. Il vit les rues de la capitale grouillantes d'une foule énorme de manifestants, mélange de toutes espèces de gens unis par les mêmes cris contre le gouvernement. Je ne me rappelle pas l'événement qui avait provoqué leur fureur, nous avons entendu tant de fois les nouvelles de ces manifestations que nous nous étions habitués à leur ressemblance et à leur inefficacité, elles nous étaient devenues indifférentes. Je crois que la cause revenait à la lutte de deux partis pour le pouvoir et au désaccord entre leurs leaders, désaccord résultant d'une saute d'humeur de leur part plutôt que d'une réelle différence d'opinions. Le parti de l'opposition était arrivé à colorer ses ambitions d'une teinte de défense des droits du peuple et de sa liberté. Certain avaient suivi le parti volontairement, notre peuple est vite enthousiaste et agité, d'autres adhéraient dans le but

caché de réaliser leurs ambitions personnelles, notre peuple aussi bien qu'un autre n'étant pas dépourvu d'arrivistes. Sans doute la plupart des manifestants ne désiraient pas tant la victoire du parti que de se défouler des fatigues de leurs vies, rejetant leurs responsabilités sur la tête du gouvernement, quel qu'il soit.

Notre ami ne s'occupait pas de politique, ne préférant pas un parti à un autre, détestant les discussions et les divisions, son seul but était de terminer ses études. Il se mit à observer les manifestants d'un regard moqueur, amusé et plein de reproches. Ce pauvre ouvrier à la galabieh déchirée, il s'amuse et se divertit en imitant le meneur et en répétant après lui les slogans ; et cet effendi suant sang et eau au milieu de la cohue, qu'allait-il faire dans cette galère ? Il s'éloigna de la manifestation en pensant : « Voilà un gouvernement qui s'agrippe aux rênes du pouvoir et voici un groupe de chômeurs imbéciles qui ne s'aperçoivent pas qu'ils sont un jouet entre les mains d'hommes politiques machiavéliques ». Il n'était pas impressionné comme eux par la frénésie du meneur de la manifestation, son cœur lui soufflait que cet homme était acheté. Et cet autre orateur éloquent semblait un loup rusé, sa voix s'élevait comme le tonnerre pour la défense de la patrie et du peuple malheureux quand il était un espion recevant de l'ennemi une grosse somme d'argent par mois. Il arriva à l'école et fut effrayé de la voir entourée par un grand nombre de gendarmes portant des casques aux couleurs laides, tenant des fusils ou de lourds gourdins. Il vit les étudiants retranchés sur la terrasse de l'école comme dans une forteresse qui jetaient

sur les agents de police les débris du mobilier de leur école. Quelle audace, pensa-t-il, détruire leur bien de leurs propres mains.

Un soldat le repoussa en l'insultant, il s'en éloigna et se tint debout à côté de la porte d'entrée hésitant et réfléchissant : « Où vais-je aller ? Encore un jour d'études bêtement perdu. » Il allait partir quand une pierre atteignit à la tête le capitaine des gendarmes qui se précipitèrent tous vers la porte. Il fut emporté par le courant humain et monta avec eux l'escalier de l'école, il réussit à se dégager au premier étage, les laissant continuer jusqu'à la terrasse ; il s'engagea dans le corridor se dirigeant vers sa classe pour voir si l'un de ses camarades y était resté. En passant près des toilettes il aperçut un de ses compagnons caché derrière la porte ; c'était un garçon maigre et doux qui détestait la brutalité et le désordre, il l'interpella : « Pourquoi te caches-tu là ? La bataille se livre sur la terrasse, allons viens avec moi en classe ». C'était lui qui l'avait fait sortir en le tirant tandis que l'autre protestait faiblement : « Tu ferais mieux de te cacher avec moi dans les toilettes. » Il n'avait pas fait deux pas avec son ami qu'un groupe de gendarmes s'abattit sur eux ; il vit l'un d'entre eux lever son lourd gourdin pour frapper. Il se rappelle encore le visage de ce gendarme exprimant une haine féroce et une brutalité terrible, c'était un monstre qui trouvait son plaisir dans le sang. Avant qu'il n'eut crié : « Attendez ! Nous ne sommes pas mêlés à cette histoire ! Un moment ! Posez-nous une seule question et nous saurons vous répondre », le gourdin s'était abattu lourdement sur la tête de son malheureux et faible ami qui recevait les

coups drus qui ne lui étaient pas destinés : il s'écroula par terre le sang giclant de ses blessures. Notre jeune homme se baissa un instant sur son ami puis se releva révolté et saisit le gendarme mais les autres le cognèrent avec les crosses de leurs fusils et le trainèrent jusqu'au car de police où ils le jetèrent avec un groupe de ses camarades. Le lendemain il apprit que son pauvre ami n'avait pas repris conscience et avait expiré quelques heures après à la suite des coups reçus. Le gouvernement avait ordonné de l'enterrer secrètement de peur que ses funérailles ne causent une autre manifestation.

S'il se rappelle jusqu'aujourd'hui le visage du gendarme, il a par contre complètement oublié la nuit passée en prison, son esprit était obsédé tout ce temps-là par un problème qui le bouleversait. La veille il n'avait trouvé aucun intérêt à la manifestation ni à ses causes, maintenant il discernait le sens de l'injustice et il croyait — et c'est là le danger — que certains abus ne pouvait être repoussés qu'avec la même brutalité. Il ne désirait pas appartenir à un parti ni défendre une opinion mais il ne pouvait s'empêcher de se révolter contre l'injustice où qu'elle fût. Quelle honte, quelle ignominie, quelle lâcheté ! On tue un garçon innocent et par la main d'un de ses concitoyens. Pourquoi ? Qui le décrète ? Comment peut-on punir ce gendarme qui n'est qu'un maillon d'une longue chaîne dont on ignore le commencement et la fin. L'action de ce gendarme démontre l'existence d'une erreur dans l'appareil gouvernemental et même plus, elle est la preuve, quelle catastrophe ! qu'il existe un défaut dans la nation entière. Ce gendarme n'aurait pas agi de cette façon s'il ne s'en-

tait pas que ses chefs étaient encore plus insouciants que lui de la fierté et de la sécurité du peuple, cet homme avait exprimé par son geste leurs sentiments cachés.

Notre ami refusa de vivre sans honneur, dépourvu de sentiments humains, méprisable. De retour à l'école, il fut le plus révolté et le plus agité des étudiants, il ne laissa pas passer une manifestation sans s'y trouver à l'avant-garde, renversant les trams, cassant les réverbères avec un plaisir extrême. Son école le renvoya et le gouvernement lui défendit l'entrée des autres institutions du pays.

« Mon fils, lui écrivit son père, puisque tu n'as pas réussi dans tes études, retournes au pays, tu y ouvriras un atelier qui te fera gagner le nécessaire pour vivre car comme tu le dis, tu as appris le métier de menuisier, de remouleur et de ferblantier. »

Joyeux, il apporta la lettre à son amie :

— Nous n'avons plus de place dans la capitale, lui dit-il, la police ne cessera de me surveiller et de me jeter en prison à toute nouvelle crise gouvernementale. La seule solution est de m'éloigner de ces histoires et de vivre librement, à la campagne, à l'abri de cette injustice flagrante et de l'iniquité. Serais-tu capable d'habiter avec moi en province ?

— J'irais avec toi partout où tu iras, pour le meilleur et pour le pire. Elle lui tut ce que son cœur ajoutait : « Et je t'aiderai par le travail de mes mains. »

Le jeune homme installa avec l'aide de son père un atelier de menuiserie : c'était plus propre que la ferblanterie et moins fatiguant que le rémoulage. La boiteuse se mit à coudre avec

bon goût et pour un prix raisonnable des robes pour quelques villageoises aisées. Ils s'établirent dans une maison modeste, meublée simplement, qui se suffisait de l'amour qu'elle abritait. On aurait cru que la vie les aurait acceptés sous ces nouvelles auspices. Nullement.

La révolte du jeune homme contre l'injustice avait tourné en amour immodéré de la liberté et en une haine profonde pour toute entrave. Il refusa de se vêtir comme les citadins et dédaigna de porter l'habit des paysans car l'opinion publique chez nous, chose regrettable et étonnante, aurait pris le fait de s'habiller du costume du pays pour un échec et une régression. Il adopta donc un accoutrement moyen sans tarbouche, sans chemise et sans cravate, se suffisant d'un large pantalon et d'un gilet de laine coupé par sa femme.

Son atelier se trouvait à l'extrémité du village, un petit canal que surplombait un pont de troncs d'arbres, permettant le passage des hommes et des bêtes mais non des voitures et des automobiles, coulait devant la maisonnette. Au-delà de ce pont, s'étendaient à perte de vue les champs où s'élevaient çà et là les arbres de notre campagne. C'étaient des arbres à l'ombre immense, ayant le calme de la vieillesse, poussant à l'abri des fatigues et des soucis de la vie. Leurs branches s'étendaient sur une sakiah, s'ils étaient plantés près du pont d'un canal, mais quand ils avaient poussé au milieu d'un champ combien leur ombre était fraîche, sous le soleil de midi, pour le paysan fatigué et son bœuf amaigri. Et ce canal boueux qui coulait devant son atelier semblait de loin à l'arbre comme un frère brillant, empli de lueurs...

La paix des champs s'empara de l'esprit du jeune homme qui délaissant son atelier traversait le pont et se perdait dans l'immense terre de Dieu. Le bruit et l'agitation ne parvenaient plus à ses oreilles, il longeait les canaux contemplant les cultures et s'arrêtait devant les animaux comme s'il les voyait pour la première fois. Cette vache, la peau couleur de boue, rêvait encore, malgré le temps passé parmi nous, à sa première patrie et aux sources de son grand fleuve natal. Ce bœuf était entouré d'un halo de sainteté malgré l'oubli des gens de l'adorer. Ce chameau orgueilleux et original descendu chez nous d'une autre planète ne ressemblait à aucun animal de ce monde ; quand son maître le force à s'accroupir, il mugit, écume, plie son train avant puis celui de derrière, son cou demeurant allongé et hautain au dessus de son corps accroupi. Quant aux chèvres bondissantes et agiles, le plus souvent il entendait leur bêlement avant d'apercevoir leurs cornes pointues.

Si au cours de ses promenades il rencontrait un paysan près de sa sakiah, il s'asseyait à côté de lui, mangeait de sa nourriture et sans doute lui arrangeait-il sa sakiah de bon gré, gratis, ou s'il acceptait une rémunération c'était honteusement et après maintes prières. Quelques temps après on le vit partir aux champs avec un roseau et une ficelle, il s'asseyait au bord des canaux pour pêcher. Puis on le vit sortir avec un fusil, — personne ne sut d'où il l'avait apporté —, guetter et chasser les oiseaux. Alors seulement son âme se rasséréna et sa révolte s'adoucit.

L'atelier de menuiserie fit faillite ; son ex-

cuse fut qu'il ne trouvait pas assez de travail. Il oubliait que nous le cherchions sans le trouver, que le travail que nous lui confiions pour un jour restait dans son atelier des semaines et des mois. Je ne peux pas nier que chaque fois qu'on le voulait pour un cercueil on le trouvait toujours chez lui, je ne sais par quel hasard, les gens expliquent cela comme un bienfait du mort. Que de bienfaits on attribue chez nous aux morts !

On lui dit : « Puisque tu n'as pas réussi dans la menuiserie essaie la ferblanterie, les villageois ont toujours besoin de quelqu'un pour leur réparer leur primus et les commerçants de beurre des bidons à souder. Mais le sort de l'atelier de ferblanterie ne fut pas meilleur que celui de la menuiserie et le jeune homme fit faillite une seconde fois. Il travailla quelques temps comme rémouleur, les propriétaires des machines à labourer et à arroser vinrent chez lui. Il ne leur demandait pas de se rendre à son atelier avec ce qu'ils voulaient réparer mais lui-même allait chez eux, c'était une occasion qu'il saisissait pour passer sa journée aux champs. Sa tournée se terminait d'habitude dans un autre village où il s'attardait un jour ou deux, son atelier demeurant clos et les clients le cherchant en vain : il n'est donc pas étonnant qu'il fît faillite une troisième fois.

C'était donc la boiteuse qui soutenait le ménage du fruit de son travail. Le temps l'avait traitée durement, l'accident qui l'avait atteinte dans son enfance et lui avait causé cette infirmité, était un mal qui minait comme un poison lent tout le système nerveux le détraquant peu à peu. A l'époque dont je parle, nous commen-

cions à remarquer qu'elle souffrait de crises étranges qui lui tordaient les mains quand elle parlait et qui transformaient sa démarche en une sorte de danse oblique sautillante de gauche à droite. Je ne sais si certains muscles de sa figure s'étaient relâchés ou raidis mais quand nous l'apercevions pendant ses moments de colère, nous ne savions plus si elle riait ou pleurerait, chaque sourcil devenait indépendant de l'autre dans ses mouvements. Ses paupières se relevaient, découvrant ses prunelles comme si ses yeux se sentaient trop à l'étroit dans leurs orbites, elle les gardait largement ouverts et leur regard fixe, figé serrait le cœur de son interlocuteur... Une certaine naïveté s'empara d'elle, et sans la classer parmi les faibles d'esprit, car elle n'avait pas atteint le degré de la bêtise, les gens du village déclarèrent qu'elle était habitée par quelque chose de divin. Cela augmenta leur sympathie et leur générosité, et elle ne manqua jamais de travail.

Ne pensez pas que les villageois repoussèrent ce jeune homme, lui reprochant son insouciance, ses idées originales ou son manque de débrouillardise. Il avait un sourire qui tuait les critiques avant que les lèvres ne les prononcent ou même avant qu'elles ne pénètrent l'esprit comme des vers rongeurs. Ils comprirent, sans connaître cet accident arrivé à son ami qui avait détruit son âme, qu'il n'y avait pas pour lui de guérison possible, qu'il demeurerait un enfant sous les dehors d'un homme, aimant toujours courir et sauter. Et qui n'aime pas les enfants ? Tous les habitants du village lui ouvrirent leur maison et leur cœur par générosité pour lui et pour sa femme infirme. Il y entra même en

l'absence des hommes et n'y voyait rien d'endommagé sans le réparer aussitôt, redressant là un toit, ici arrêtant un robinet bruyant... On lui payait rarement de l'argent, il ne demandait rien, parce que par coutume on ne paie pas un chômeur, mais il partageait parfois avec nous notre nourriture, notre boisson et nos amusements. Il aimait, certaines nuits, s'asseoir avec nous à la taverne, nous racontant ses exploits de chasse et de pêche, et Dieu sait s'il exagérait, mais quel chasseur est exempt de ce léger défaut !

Je n'oublierai jamais l'embarras de l'omdeh quand on nous envoya de la capitale un long formulaire où on lui demandait de spécifier par catégorie le métier de chaque habitant, de noter le nombre des chômeurs, la cause de leur chômage et s'il était saisonnier ou s'il durait toute l'année. L'omdeh ne croyait pas à l'efficacité de ces formulaires mais il était chargé de remplir la colonne... Il se gratta la tête, ses regards lorgnèrent ceux qui l'entouraient, il hésita un instant puis priant Dieu de lui pardonner il écrivit le nom du mari de la boiteuse dans la colonne des chômeurs et inscrivit à côté : pour toute l'année. Mais il refusa d'y ajouter aucun autre nom car il n'admettait pas de décrire comme chômeurs certains habitants du pays tous travaillant et s'éreintant à gagner leur pain ; il n'était pas juste, si ces pauvres gens ne trouvaient dans leur vie que misère et insuffisance d'inscrire dans des papiers officiels qu'ils étaient chômeurs, car ce n'était pas leur faute.

Si le gouvernement avait eu une âme sensible, il aurait ajouté dans son formulaire une nouvelle colonne pour s'enquérir si le chômeur

était heureux ou malheureux. S'il l'avait fait l'omdeh aurait écrit avec notre accord à tous devant le nom du mari de la boiteuse: « Très heureux. »

Yéhia Hakki

traduction française

de Fouad Saad



Paèmes

CUL - DE - SAC

Soleil roue de sang
Quinte de toux des tramways

Vos lèvres pâmées à nos lèvres brutales
femmes
allumeuses le soir de désirs éperdus
tant de bras blancs aux portières des voitures
de bouches et de tailles accrochant le regard
de beautés sur la terre
et nos pas assez larges pour les voir toutes

Etoiles
feux d'artifice figés aux fêtes originelles
Manteau de deuil d'une nuit sans sommeil
où l'absence d'une femme retentit sur tous les êtres
des cris s'entendent dans le silence des têtes
des yeux se perdent dans des forêts de cheveux
des mains gisent sur des corps
aux soirs où la vie n'est plus éternelle

Ruminant des amours qu'il n'aura jamais
celui qui mesure les routes et les journées
celui qui dans les yeux a gardé le pouvoir
d'évoquer son enfance
celui qui dans les mains a gardé le pouvoir
d'inventer des caresses

La nuit bouche bée
où s'engouffrent les hommes
dans des labyrinthes d'entrailles
sur des routes bordées de cimetières
sur des plages où collent des méduses flasques et bleues

Nuit monumentale
les sons perdus de lointaines paroles
obsèdent lentement la pensée

de ceux qui rôdent aux limites des sens
Le vol avili d'un avion moribond
réveille le phare éteint des symboles qui pleurent.

Le pouvoir des mots rudes comme des cilices
le pouvoir des mains unies comme des calices
ton absence lourde et lente comme un supplice

Tant de croix répétées aux carrefours des routes
tant de croix à nier pour retrouver enfin
le désir nu et naïf

Douce clairière des corps qui se retrouvent
et des bouches rougies de baisers déchirés
quand les aiguilles du tableau de bord s'affolent
quand les sens reprennent leur vitesse éperdue
au rythme de la terre dans l'immensité
au rythme d'une symphonie tant de fois achevée.
Redites-moi encore tous ces mots que j'adore
et le souffle mûr des trompettes alizées.

Le calme affreux des couteaux dans les plaies
quand règnera enfin le cri des vierges folles
la grâce indifférente d'une grise fumée
dans une chambre noire où soliloque
un poète en face de ses nombreux fantômes
libre enfin par la magie des mots
tels des boulets fracassant le ciment monotone.

JE VEUX TE VOIR VENIR...

Je veux te voir venir
les mains ouvertes comme un livre
au chapitre de la destinée
les seins taillés dans l'ivoire des nuages

Je veux te voir venir
sur les places rondes
sur les routes droites
sur l'asphalte saignant d'une blessure de soleil

Je veux te voir venir
sur les vagues de la mer
sur les nuages paupières du monde

des quatre horizons écartelés
la rose des vents dans tes cheveux dénoués

Les lents tourbillons des milans de l'absence
obscurcissent mon ciel
j'ai peur du sang figé de l'immobilité
il faut que tu viennes
Les plaines du silence se peuplent de cimetières
Un soc de lumière a ouvert mes paupières
Je veux te voir venir de très loin
face à mon regard debout.

Les glas las qui engluent
l'atmosphère se sont tus
Je t'entends venir
des canons tonnent à chacun de tes pas
Ma mémoire a pavoisé des souvenirs de toi en mon enfance.

P O E M E

L'œil des cigarettes te poursuit
dans la nuit des songes
Atroce souffrance
Des glas sonnent dans des cloches de verre
Les miroirs se sont éteints
Des bougies de chair debout comme des doigts
éclairent la moitié du monde
et laissent l'autre moitié dans la nuit moite

Nuit de papier carbone
Les miroirs ne répondent plus à mes questions
qui frappent du poing les portes blindées
du silence

Tragique solitude
Des boules rouges et vertes
se heurtent dans ma tête
C'est l'ultime création d'oiseaux multicolores
qui sont offerts sur les autels magiques
J'ai trouvé déserte l'île de Robinson
où tous mes désirs étaient crucifiés
sur des branches d'ivoire

O femme

mon mirage mon émigrée
tes mains où saignaient des bagues
de pierres brunes
Tes mains ces coquillages
je les cherche maintenant sur les plages de sable

Nuit de trompe-l'œil
où git le cadavre phosphorescent d'une idole muette
Autour d'elle des sentinelles veillent
couvertes d'un manteau de brume
et d'une écharpe de fumée...

P O E M E

Des arbres aussi noirs que des journées de deuil
et parfois c'est moi-même que je vois au lointain
comme un minaret qui s'allume et s'éteint

Je bombarde la lune à coups d'étoiles filantes
Les ponts illuminés me prennent par la main
d'une rive à l'autre les longs ponts se lamentent
tes yeux au loin m'appellent et me tourmentent

Les saules pleureurs ce sont mes souvenirs
sur le fleuve qui passe et n'a pas d'avenir
Des châteaux médiévaux s'élèvent dans les nuages
qui saignent du nez au coucher du soleil

La première fois que je t'ai vue
plus rien n'a existé autour de toi
Le soleil les arbres les pierres
se sont concentrés sur toi
Quand je t'aperçois
tout s'arrête de tourner
tout est remis en question

Sous tes mains naissent les héliotropes
des papillons se cachent dans tes yeux
tu tiens le levier du monde
avec toi la mort est impensable

Des bras d'acier soutiennent le ciel
Si le temps des cathédrales est passé
nous bâtirons de nouvelles demeures

Par tes cheveux d'or ciselé
 par tes yeux de tournesol
 tu marches sur les momies
 j'ai empaillé la lune et te l'ai offerte

Les nuages sont des voiliers de rosée
 des femmes enceintes de pluie
 C'est toi qui attire la marée par les nuits sans lune
 j'écris pour ceux qui ne savent pas parler
 C'est toi qui réveille les volcans éteints des vieilles terres
 j'écris pour ceux qui ne savent pas pleurer
 C'est toi qui rallume les phares décapités
 j'écris pour ceux qui ne savent pas chanter et rire
 ni simplement s'asseoir et regarder.

Des tourterelles de feu couronnent les montagnes
 et debout moi je veille à leur retour au nid
 Des mirages naissent et meurent chaque jour dans des cachets
 Des perroquets automatiques sans couleurs redisent
 depuis le commencement les mêmes phrases énigmatiques
 Des jours entiers se sont écoulés avec la pluie
 Le monde est chaque soir éclairé au néon
 comme les yeux d'un aveugle-né.

L'ETREINTE

Une fois l'homme et la femme noués
 quelle est cette certitude immense
 d'un sein sous la paume

Une fois la pierre de la connaissance ébranlée
 puis délogée de sa place que nous sera-t-il révélé
 un nid de scorpions le corps nu d'une femme
 ou la pierre définitivement philosophale

Les mots devinrent insensibles
 quand je me suis perdu dans la nuit de ta bouche

Une fois pour toute liés
 flanc de fleuve à mains de berge
 Une fois pour toute unis
 bras de vague à corps de grève

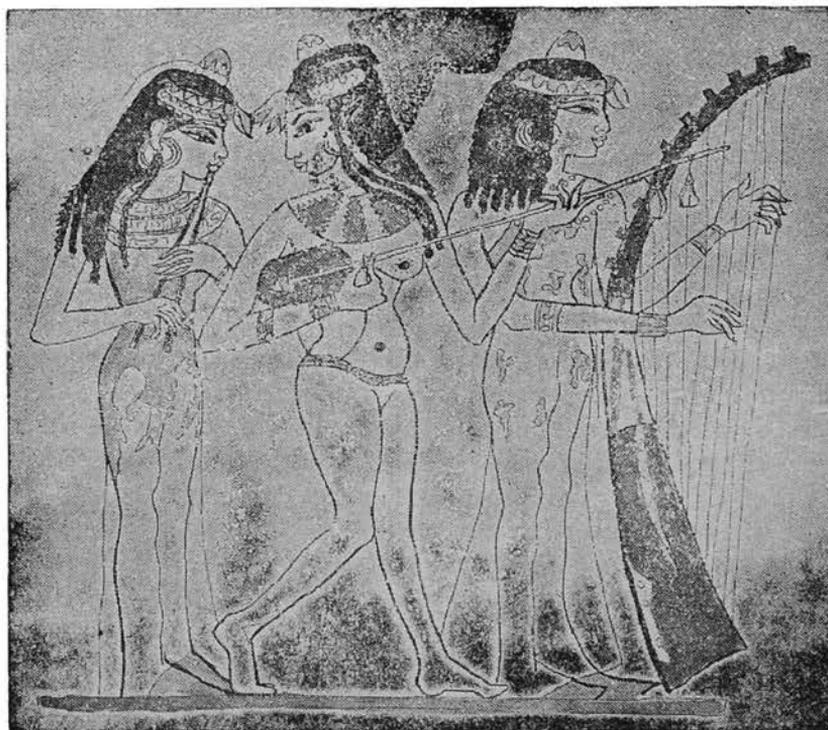
Une fois pour toute pétris

sang de levin à peau de farine
Une fois pour toute enlacés
terre de chaire à doigts de racines

Une fois pour toute confondus
pupille à l'œil et perle à huitre
Une fois pour toute deux amants
se sont connus dans le croisement des comètes

Dans le murmure du vent de sable
ils reconnurent leurs voix
leurs yeux dans les miroirs de leurs yeux
leurs mains à la tendresse de leurs mains
leurs corps au tremblement de leurs corps
et l'éternité de leur destin à la mort du temps.

Fouad Saad



UN SINDBAD MODERNE

Promotions exceptionnelles

La façon de mener les hommes varie selon le tempérament du chef : il n'est donc pas facile de définir un type idéal de chef, on peut seulement étudier l'art et la personnalité des conducteurs d'hommes qui se sont révélés des génies, et en déduire des règles générales à l'usage des jeunes gens qui se destinent aux postes de commandement. Il demeure toutefois bien entendu que ces règles ne sauraient transformer un subalterne en commandant : on naît chef. Celui qui vient au monde avec les aptitudes au commandement conquiert sa place, chez

N.D.L.R. — Voir les numéros d'avril, mai juin, juillet-août, septembre, octobre, novembre et décembre 1957 et Janvier 1958.

Dans **Un Sindbad moderne**, le Dr. Faouzi égrène les souvenirs pleins d'humour et chargés de pittoresque glanés au cours d'une expédition entreprise en 1933, à bord du navire égyptien « Mabahiss ». Cette expédition anglo-égyptienne, financée par un legs du célèbre océanographe Sir John Murray allait étudier durant près d'un an la faune et la flore de l'Océan Indien, depuis les côtes d'Afrique jusqu'à celles de l'Inde et de Ceylan. Le livre est paru en arabe en 1937.

Le Dr. Hussein Faouzi est né au Caire en 1900. Etudes Médicales, Médecin des Hôpitaux jusqu'en 1925. 1925-1930 Etudes de Sciences Naturelles à Paris, d'Océanographie à Monaco, Plymouth et Heligoland et d'Hydrobiologie et de Pisciculture à Toulouse. Doyen de la Faculté de Sciences d'Alexandrie (1942-48). Vice-Recteur et Recteur p.i. de l'Université d'Alexandrie (1954). Depuis 1955, Sous-Secrétaire d'Etat permanent au Ministère de l'Orientation Nationale. Nombreuses publications scientifiques. Auteur de **Le Sindbad modernes**, **Sindbad l'ancien** (contes et légendes de la mer au Moyen-âge) et de **Sindbad s'en va à l'Ouest**.

les peuples primitifs, en vertu de ses dons naturels ; dans nos sociétés organisées, il advient souvent, comme dit un proverbe arabe, que les boucles d'oreilles échoient à celle qui n'a pas d'oreilles ; on voit alors un imbécile « arriver » grâce à l'entourage dont le sort l'a favorisé : il s'appuie sur quelques parchemins tamponnés, secondés par un népotisme invétéré... et le voilà bombardé « patron ». Il dénichera assez de flatteurs pour lui tailler une autorité quelconque.

Le premier symptôme qui se manifeste chez un tel « minus habens » semble d'afficher un masque renfrogné, de jouer du poing sur le bureau avec force vociférations et de faire étalage d'autres manifestations factices d'autorité qui ne correspondent à aucune pensée, mais qui ressemblent plutôt aux gesticulations et vocalises d'un piètre tragédien, pour qui, bien jouer, consiste à donner de la gueule et à scier l'air de ses bras.

Pour ma part, j'estime qu'un vrai chef doit posséder deux vertus : la force de personnalité et l'art de comprendre les hommes.

La personnalité est un don « sui generis » et se suffit à elle-même. Quant à l'art de comprendre les hommes, il suppose deux vertus dérivées qui figurent parmi les plus importantes qu'un chef doit avoir :

— savoir comment ses ordres seront exécutés ;

— savoir quand et comment récompenser.

Je n'ai pas dit « quand et comment punir une faute » : le châtiment loge à la même enseigne que les explosions d'humeur : rien de plus facile pour un chef que de punir ou d'exploser

en imprécations et en réprimandes. Mais bien plus délicat est l'art de savoir quand et comment placer un sourire, une affabilité, une récompense.

Il n'est pas dans mon intention de juger le sens du commandement du capitaine écossais de notre navire. Je voudrais seulement lui reconnaître l'une des vertus principales d'un chef : il a su comment récompenser ses hommes, et choisir le bon moment pour le faire.

Ce n'était pas chose aisée : bien que les matelots de notre navire ne fussent pas tous également doués, ils avaient, tous, rempli leur devoir avec un dévouement total et chacun d'eux s'était montré très capable dans ses fonctions. Après tout, ces hommes avaient été scrupuleusement choisis par la marine égyptienne pour une mission que tout le monde savait fort délicate et très ardue. Cette mission les avait occupés sans répit pendant neuf longs mois, durant lesquels il n'y eut, pour eux, ni vendredi, ni dimanche, ni jour de fête. A une telle mission, seuls des hommes solides étaient capables de résister : or, ils avaient tous résisté, sauf deux d'entre eux dont l'état de santé imposa le rapatriement immédiat. Comment donc récompenser tous ces hommes, qui étaient également méritants ?

Un seul d'entre eux fut promu alors que l'expédition était encore en cours à son dernier tiers ; c'était un marin d'exception et aucun de ses camarades n'aurait songé à lui disputer sa récompense.

Quant aux autres membres de l'équipage, à mesure que le navire accomplissait la dernière étape de sa croisière, en direction du Nord-

Ouest vers Suez, ils étaient de plus en plus convaincus que leurs promotions seraient envisagées par le haut commandement naval en Égypte, et qu'il leur faudrait attendre des mois et des mois avant que celles-ci ne se matérialisent. Ces hommes craignaient même que l'on oubliât tout à fait leurs exploits en Océan Indien !

Le commandant écossais, lui, envisageait les choses d'un autre œil. Quand le navire se trouva en rade de Suez, il me chuchota qu'il désirait proclamer les promotions à Ismaïlia : nous tombâmes d'accord sur les noms et décidâmes de garder le secret. Le capitaine me pria de téléphoner de Suez au haut-commandement égyptien pour obtenir son consentement à l'annonce des promotions avant le retour du navire à Alexandrie. Le haut-commandement donna son accord dans la matinée même de notre arrivée à Suez... et le secret fut bien gardé.

Voici que notre navire pénètre dans le Lac Timsah, en face de la ville d'Ismaïlia, et y jette l'ancre. Le commandant ordonne à son second de rassembler l'équipage en rangs, comme pour une revue et fait savoir au chef de la mission qu'il va annoncer les « promotions ». Voici, maintenant, le commandant debout, entre deux rangés de marins et de soutiers. A côté de lui, se tiennent le chef et les membres de la mission. Il demande, à son second, de traduire en arabe, phrase par phrase, son allocution, dont je retiens les passages suivants :

« En proclamant les promotions approuvées ce matin par le haut-commandement égyptien, je voudrais vous dire mon admiration, et rendre hommage au magnifique effort par le-

quel vous avez rendu un insigne service à une mission scientifique importante. En ce faisant vous avez, en outre, fait votre devoir envers votre pays, parce que vous avez rehaussé la Marine Égyptienne et défendu l'honneur de votre pavillon. Vous avez montré au monde, qui suivait attentivement les étapes de cette Mission, qu'il y a en Égypte des hommes capables de traverser les mers, non seulement à bord de grosses unités, mais sur un tout petit navire qui a provoqué l'admiration des hommes de mer partout où il a abordé. Je vous félicite donc et je félicite l'Égypte d'avoir des hommes de votre trempe.

« Je voudrais, enfin, que ceux d'entre vous qui entendront leur nom, lorsque je lirai la liste des promotions, soient persuadés qu'ils ont pleinement mérité leur avancement et conquis à juste titre leur nouveau grade ».

Et le commandant de citer les noms de ceux-ci ; la liste comportait une heureuse surprise : tous les membres de l'équipage étaient promus : marins, soutiers et domestiques.

Mise en scène splendide ! peut-être l'ai-je appréciée et goûtée encore plus que les autres, car seuls le capitaine et moi-même étions au courant de cette promotion générale, et le commandant était plutôt un protagoniste dans cette scène et se préoccupait de bien jouer son rôle, alors que je pouvais jouir à loisir du spectacle. Je voyais sur les visages les réactions que produisait l'allocution : à des hommes impatients de connaître le résultat — la liste — les paroles de l'orateur semblaient creuses et interminables. Chacun voulait savoir s'il était par-

mi les heureux élus, et à mesure que le capitaine ajoutait de nouvelles phrases, une anxiété croissante se lisait sur les traits tendus des auditeurs.

On me dira peut-être : ce spectacle nous est familier, car chaque année, l'annonce des résultats des examens scolaires s'accompagne de la même anxiété.

C'est exact... mais pas tout à fait : dans notre cas, ces hommes — des gens simples — avaient quitté leurs foyers pendant neuf mois pour des horizons lointains ; ils avaient été durement éprouvés par les maladies, les difficultés du voyage, les dangers mortels de l'océan et de la prospection scientifique en mer. En ce moment, j'éprouvais à leur égard un sentiment peu commun : je les avais fréquentés neuf mois, j'avais été leur médecin, ils m'avaient admis dans tous leurs secrets, j'avais pratiqué sur eux mon sport favori qui est d'observer les hommes, je les connaissais un à un, je les aimais, j'avais peur qu'ils ne réussissent point, j'avais profondément à cœur leur succès...

Il y avait quelque chose d'étrange dans toute cette expédition : songez qu'une mission maritime avait quitté la Grande-Bretagne — métropole de l'empire érigé sur une flotte et sur les exploits d'amiraux comme Francis Drake, Cook, Nelson — et était venue emprunter à l'Égypte, pour une expédition scientifique, un petit navire avec ses officiers de bord, ses ingénieurs, ses marins, ses chauffeurs, qui étaient parti sillonner pendant neuf mois l'océan indien.

Des Anglais s'en étaient allés ainsi en haute mer à bord d'un bâtiment de la Marine Égypt-

tienne dont nous ne savions pas très bien s'il appartenait à une flotte naissante ou s'il constituait le vestige d'une vieille armada glorieuse. A peine ce bâtiment avait-il parcouru quelques lieues en mer, que les Anglais se mirent à exprimer ouvertement leur anxiété et leur regret de n'avoir pas utilisé un navire britannique.

Qui plus est, ces Anglais inquiets firent circuler, au début de la randonnée, l'histoire sarcastique de « Malta Yok » que leur avaient racontée certains hôtes de l'Égypte auxquels ce pays assure généreusement une vie large et heureuse mais qui n'hésitent pas cependant à avilir sa renommée, à traîner son nom dans la boue, à dénigrer ses hommes. « Malta Yok » était à l'origine une anecdote turque, qui a été tournée contre l'Égypte par les braves hôtes en question : le Sultan, dit-on, avait envoyé sa flotte pour visiter l'île de Malte. Le Kapitan-Pacha, marin médiocre, fit erreur dans ses calculs et fit dériver sa flotte en Méditerranée. Finalement, n'ayant pas trouvé l'île, il regagna la Turquie et alla dire au Sultan : « Malta Yok » — ce qui, en turc, signifie « il n'y a pas de Malte » !

Les membres de la mission nous racontaient cette anecdote telle qu'ils l'avaient entendue à Alexandrie de la bouche de nos hôtes étrangers, qui la mettaient sur le compte de la marine égyptienne sous l'un des khédives : Le Khédivé, disaient-ils, avait envoyé sa flotte... et l'Amiral revint lui dire : « Malta Mafiche » !

Si vous aviez, ami lecteur, vécu comme moi les jours sombres du début de l'expédition, puis assisté à l'évolution progressive de l'opinion

des Britanniques du bord : une raillerie qui tourna en anxiété, puis en confiance, puis en étonnement, puis en admiration pour les hommes de mer égyptiens... oui, si vous aviez vécu toutes ces péripéties, vous auriez senti à quel point j'ai goûté la mise en scène, par le commandant écossais, de la cérémonie de proclamation des avancements exceptionnels. Imaginez le sentiment des parents quand leurs enfants réussissent aux examens : tel fut mon sentiment ce jour-là.

A Alexandrie, ces hommes retrouveront leurs parents le surlendemain : chacun d'eux aura à son bras un galon de plus, et leurs parents sauront que leur longue absence n'aura pas été vaine ; ces marins seront fiers de montrer à leurs camarades qu'ils avaient conquis quelque chose grâce à leur endurance et à leur énergie.

On peut revenir de pareilles expéditions très enrichi d'expérience et de connaissances, mais la valeur qu'on accorde à cet enrichissement dépend du niveau intellectuel de chacun. Tel simple marin qui s'est enrichi comme les autres d'expérience et de connaissances, appartient cependant à une classe sociale assez bornée pour trouver que le seul avantage de cette longue odyssée en Océan Indien aura été sa promotion à un grade supérieur. Par contre, le point de vue de la classe plus élevée m'a été exprimée par une vénérable dame turque, parente d'un membre de l'expédition, qui me disait : « Une promotion c'est très bien... mais le garçon aurait dû avoir aussi une décoration. Une décoration, ça fait beaucoup, evet effendim !

Le Chef de la mission prit la parole après le commandant pour annoncer que le comité supérieur de l'Expédition en Angleterre avait hautement apprécié l'effort des participants et avait décidé de verser à chacun d'eux une gratification d'un mois et de lui décerner une médaille commémorative, en argent pour les savants et les officiers, en bronze pour les hommes.

A mon tour, je pris la parole, dans la seule langue qui pouvait aller droit au cœur de mes auditeurs égyptiens, en arabe courant, dit « vulgaire »... notre vraie langue qui traduit sincèrement notre pensée, mais qui est bannie des milieux officiels où l'on préfère toujours un langage classique compliqué et ronflant, qui, au fond, masque le scepticisme avec lequel nous regardons ce que la haute civilisation occidentale nous a apporté.

Mon allocution en arabe parlé n'a pas dû dépasser 20 mots, où j'ai pu fourrer remerciements et compliments pour les vrais héros de la croisière indienne. Les hommes ovationnèrent alors le chef de la mission, le commandant et un troisième personnage qui était l'homme le plus heureux de leur succès : leur médecin.

Que l'on dénigre tant que l'on voudra les acclamations et les ovations : pour ma part, je sais, depuis que j'ai entendu ces vivats sincères, que tout ce qu'on dira pour rabaisser ce moyen d'expression ou ceux qu'il honore — et qui reçoivent cet honneur avec plaisir — est simplement inspiré par l'envie et la jalousie.

Je suis fier de sentir que le meilleur fruit que j'aie rapporté de ce voyage a été l'amour de ces hommes simples, témoigné en toute occa-

sion, puis, collectivement, par un dernier vivat en l'honneur de leur toubib.

L'officier en second ordonna : « Rompez » : aussitôt, les rangs réguliers se transformèrent en groupes d'hommes qui s'embrassaient et se félicitaient mutuellement.

Le commandant écossais du navire « a su » comment récompenser ses hommes et admirablement choisi le moment de le faire. C'est là une des qualités principales du chef.

Et je pris la parole...

Je voudrais bien retrouver les quelques feuilles de papier où j'avais hâtivement griffonné mon discours quelques instants avant de le prononcer : j'avais dû me trouver un coin derrière le dais de la grande salle, à la Société de Géographie, pour achever d'écrire l'allocution que je devais prononcer sur l'estrade, immédiatement après la conférence du chef de la Mission. Je me rappelle encore une vitrine horizontale qui avait servi de support à mes papiers.

Ce discours, en effet, avait été une énigme que mes amis ne purent jamais percer, mais il est difficile aux hommes d'avouer qu'ils n'ont point compris, surtout s'il n'ont pas compris un ami, eût-il, comme moi, été absent pendant neuf

mois en une étrange odyssee à bord d'un petit navire voguant sur des mers lointaines.

Mes amis ne concevaient ce voyage que comme une belle promenade en mer... une sorte de randonnée comme en font les millionnaires à bord d'un yacht privé. Ils ne se sont jamais doutés de ce que ces neuf mois de ma vie représentaient pour moi. Ils ont pensé que mon voyage dans l'Océan Indien, jusqu'au 10ème degré de latitude sud, et, au nord, jusqu'à l'entrée du Golfe Persique, était exactement analogue à mon voyage en Europe du Nord, en Afrique du Nord et à certaines îles de la Méditerranée.

En fait, il y aurait eu analogie, si je n'avais point connu, pendant ces neuf mois, les plus dures épreuves de ma vie pleine de difficultés.

Dans mon discours à la Société de Géographie, j'ai essayé d'atteindre directement l'aspect humain qui se cachait sous les apparences matérielles de la grande mission.

En me présentant à une dame dans un port de l'Océan Indien, mon ami le Commander F... avait dit :

— Il est apparemment notre médecin, mais il est en fait notre philosophe.

La dame, entichée de lire les lignes de la main et les traits du visage, regardait depuis un moment ma main qui fendait l'air pour mieux exprimer une pensée que les mots seuls ne suffisaient pas à traduire; elle répondit au Commander F...

— Votre ami est peut-être un philosophe, mais ses doigts dénotent que la philosophie et lui ça fait deux... il a les doigts d'un artiste.

F... répartit :

— Je me suis peut-être mal exprimé : la

grande passion du Dr. Faouzi dans la vie est d'étudier l'humanité. Autour de lui sur ce navire... nous sommes pour son étude des sujets de prédilection.

Le Commander avait raison : il parlait d'après son observation personnelle, et non d'après la chiromancie. En vivant avec quarante hommes appartenant à diverses nationalités et à diverses religions, sur cet espace exigü qu'était notre navire de quarante mètres, j'ai réalisé en partie mon rêve d'étudier l'homme.

J'ai essayé, donc, dans mon discours de résumer, pour mon auditoire, les constatations de cette expérience humaine... mais ceux qui m'écoutaient dans la salle de la Société de Géographie y étaient venus pour entendre tout autre chose qu'une dissertation sur la nature de l'homme en lutte avec les forces de la nature.

Et quelle était l'atmosphère de la réunion ? Notre chef ne vivait que du souvenir de ses stations scientifiques et de ses découvertes marines. Il racontait des péripéties de notre grande randonnée, d'une voix pondérée et d'un ton oratoire que chaque Anglais apprend à l'école, pour être toujours en mesure de prendre la parole à la fin d'un dîner. Il était légèrement indisposé, mais on perçut, dans ses mots, qu'il était fier de la Mission qu'il avait bien préparée et menée à bonne fin.

Un compagnon avait ensuite repris, en langue arabe, le discours de notre chef anglais : nous écoutâmes donc une nouvelle énumération des stations scientifiques et des découvertes marines, et cet orateur — car on ne peut limiter son rôle à celui d'un simple interprète — eut un succès bien mérité.

Un troisième personnage prit ensuite la parole : je ne sais d'où sortait ce lourdaud qui se mit à nous débiter des versets coraniques et des vers, sur un ton professoral assommant. Je ne compris point, au début, à quoi rimait ce discours... jusqu'au moment où l'orateur intrus se mit à faire les éloges d'un haut personnage qui avait précisément organisé cette réception en l'honneur de la mission ; d'autres éloges allèrent ensuite à l'adjoint du haut personnage en question et à une troisième autorité à l'égard de laquelle l'orateur avait probablement un intérêt particulier.

Les personnages ainsi encensés étaient assis au premier rang dans la salle, et cet étrange courtisan leur prodigua tant de mots flatteurs que je lui souhaitais d'être payé quelque chose en retour !

C'est dans cette atmosphère que je pris la parole à mon tour, pour aborder directement le tréfond humain caché sous les apparences enchantées du voyage que nous avons fait. J'ai voulu faire sentir un peu l'effort moral que les hommes avaient dû déployer, et qui était plus magnifique que n'importe quel effort mental ou physique.

C'est pourquoi, mon langage est demeuré un mystère pour mes amis, qui s'attendaient à une causerie scientifique ou à un récit de voyage. C'est uniquement par amicale indulgence qu'ils ne portèrent pas sur mon attitude un jugement trop cruel. J'étais en effet bien étrange en parlant à cet auditoire des rouages complexes qui, dans l'âme des participants à la mission, avaient tourné rond et permis d'atteindre les beaux résultats que cet auditoire était

venu connaître et applaudir alors que ces rouages, faits d'un métal différent et tournant à des vitesses variables d'un individu à l'autre, risquaient d'arrêter la machine et de la briser.

Je me demande si je méritais cette appréciation d'un professeur de psychologie — ironie du sort ! — qui, étant venu m'entendre sur les instances d'un ami qui avait une haute opinion de moi — se pencha vers cet ami pour lui dire :

— Le discours de ton bonhomme ne tient ni de la littérature, ni de la science. Franchement, c'est un fameux bouillon !

Oui, c'est ce qu'a daigné penser de moi un professeur de psychologie en m'entendant exposer les états d'âme de quarante hommes appartenant à des nationalités, des cultures, des langues, des religions différentes, et qui furent cloîtrés ensemble sur un navire exigü pendant neuf mois consécutifs, dont les trois quarts furent passés en haute mer.

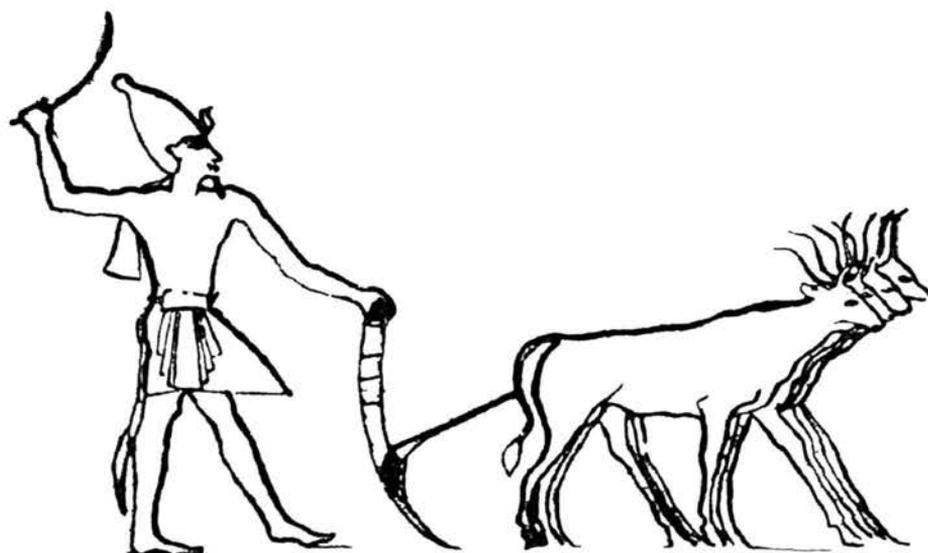
Le sort m'avait réservé, auparavant, plusieurs ironies de ce genre. C'est ainsi que dans ma jeunesse j'avais écrit une pièce en vers. A la première de cette œuvre, je fus présenté à un grand poète sexagénaire, qui était à l'apogée de sa gloire, alors que j'étais âgé de 24 ans et que je faisais, par cette pièce, mes premières armes en littérature.

Et voici quelles furent les paroles de l'illustre poète au jeune écrivain qui avait débuté dans la carrière littéraire par un drame en vers :

— C'est bien, c'est bien... c'est un beau sujet... mais pourquoi ne l'avez-vous pas fait en vers ? Vous auriez dû l'écrire en vers !

Ce personnage était peut-être un grand poète, mais il est certain que son âme n'était pas à la hauteur de ses poèmes.

Hussein Faouzi
traduction française
de La Revue du Caire



Ahmed Rassem

Le 20 janvier 1958 à 3 heures du matin, le grand poète égyptien de langue française, Ahmed Rassem est décédé au Caire des suites d'une défaillance cardiaque.

Né à Alexandrie le 25 juillet 1895, Ahmed Rassem était entré d'abord au Ministère des Affaires Etrangères et il a été successivement en poste à Rome, Madrid et Prague. Revenu en Egypte en 1928, il est nommé Secrétaire Général adjoint à la Présidence du Conseil des Ministres. Il occupe ensuite avec beaucoup de distinction une suite de hautes fonctions : Sous-Gouverneur du Caire, Gouverneur de Suez, Directeur du Bureau de la Presse, enfin Directeur Général de l'Administration du Tourisme. Il a marqué toutes ses fonctions d'un cachet bien personnel où s'alliaient son affabilité pour ses visiteurs et ses subordonnés à un sens remarquable de l'organisation et de la justice et surtout à un don créateur qui lui a permis de « lancer » la mer Rouge en chantant l'Attaka et en créant le Club des Amis de la Montagne — devenu depuis le Touring Club d'Egypte —, de combattre le bruit du Caire ou d'inventer la Cité du Mokattam.

Mais c'est évidemment le poète du *Livre de Nysane*, de *Et grand'mère dit encore*, de *Melek*, *Hatimtane*, *Nawal* ou *Noha*, c'est le délicieux pro-

sateur du *Journal d'un Archiviste* ou d'*Images pour un Ecran*, c'est le traducteur des proverbes arabes de *Chez le Marchand de Musc*, que tous ceux qui aiment la littérature, à quelque école qu'ils appartiennent regretteront amèrement. Mais ses amis pleureront davantage encore un être exquis dont la présence poreuse seule induisait un état poétique, fait d'esprit aérien, de pureté primordiale, d'échos aux formes sonores, de générosité pudique et d'amour total du monde.

Depuis quatre ans déjà la maladie l'avait cruellement frappé et n'avait cessé de s'aggraver insensiblement. A travers ces dures épreuves, Ahmed Rassem était demeuré égal à lui-même, toujours plein de cette joie naïve et contenue de vivre, qu'il connaissait par une sorte d'état de grâce avec la création, à peine tamisée d'une sagesse secrète, puisée sans doute à la connaissance de l'inévitable. Pourtant au cours de cette période le grand poète n'a cessé de collaborer à la *Revue du Caire*, pour la plus grande délectation de nos lecteurs et il a trouvé la force de publier deux importants volumes de *Pages Choisies*, qui ont été couronnées par l'Académie Française.

La *Revue du Caire*, qui garde une profonde reconnaissance à celui qui a été un de ses plus fidèles collaborateurs, entend rendre hommage à l'un des plus grand écrivains égyptiens de langue française par un numéro spécial qui lui sera consacré prochainement.

A. P.